



# pentagramme

Lectorium Rosicrucianum



Krishnamurti, philosophe de l'esprit  
Ibsen, précurseur des temps nouveaux  
Wittgenstein et la religion

Spinoza et Deleuze:  
la recherche de Dieu est  
la transcendance de l'homme

J.van Rijckenborgh:  
Savoir ou Sagesse véritable



REVUE BIMESTRIELLE DE  
L'ÉCOLE INTERNATIONALE  
DE LA ROSE-CROIX D'OR  
LECTORIUM ROSICRUCIANUM

**Paraît dans les langues suivantes:**

Français, allemand, anglais, brésilien\*,  
bulgare\*, espagnol\*, finnois\*, grèque\*,  
hongrois, italien\*, néerlandais, polonais\*,  
russe\*, slovaque\*, suédois\*, tchèque\*.

La revue paraît six fois par an

(\* paraît quatre fois par an)

**Rédaction**

Pentagramme,  
Maartensdijkseweg 1,  
NL-3723 MC Bilthoven  
e-mail: pentagram.lr@planet.nl

**Administration et abonnement**

• Editions du Septénaire  
Rue Tourtel Frères,  
F-54116 Tantonville, France  
e-mail: editions.septenaire@wanadoo.fr

• Lectorium Rosicrucianum  
CH-1824 Caux, Suisse  
e-mail: admin@rosicrucianum.ch

• Lectorium Rosicrucianum v.z.w.  
Lindenlei 12  
B-9000 Gent, Belgique  
Représenté par Mme. A. De Jongh  
e-mail: secr.lectoriumrosicrucianum@skynet.be  
www.rose-croix.be

• Lectorium Rosicrucianum  
2520 rue de la Fontaine  
Montréal, Québec H2K 2A5  
e-mail: lectoriumrc@igs.net

**Impression**

Stichting Rozekruis Pers,  
Bakenessergracht 5,  
NL-2011 JS Haarlem, Pays-Bas  
e-mail: info@rozekruispers.com

© Stichting Rozekruis Pers  
Toute reproduction est interdite sans  
autorisation écrite préalable.

La revue Pentagramme se propose d'attirer l'attention des  
lecteurs sur l'ère nouvelle qui a commencé pour le  
développement de l'humanité.

Le Pentagramme a été de tout temps le symbole  
de l'homme rené, de l'homme nouveau.

C'est également le symbole de l'univers et de son  
éternel devenir, par lequel a lieu la manifestation  
du Plan de Dieu.

Toutefois un symbole n'a de valeur que s'il devient réalité.  
L'homme qui réalise le Pentagramme dans son microcosme,  
dans son propre petit monde, se tient sur le chemin  
de la Transfiguration.

La revue Pentagramme appelle le lecteur à opérer cette  
révolution spirituelle en lui-même.

# PENTAGRAMME

NUMÉRO À THÈME

QU'EST-CE QUE LA SAGESSE ?

Est-il vraiment indiqué de donner pour titre «Du Savoir à la Sagesse» à ces deux Pentagrammes sur le thème «Qu'est-ce que la Philosophie»? Les cinq philosophes que nous passons ici en revue, Spinoza, Krishnamurti, Zygmunt Bauman, Wittgenstein et Deleuze en viennent tous à la conclusion que le savoir ne mène en rien à la Sagesse.

Chacun suivant son propre cheminement montre que le savoir en soi ne fait pas comprendre la vie, que la sagesse tout au plus naît de l'expérience, et que ce dont l'homme manque le plus est l'«amour». Cela explique l'expression employée par J. van Rijckenborg «Savoir ou Sagesse véritable». Entre ces deux concepts il y a une différence irréductible. Pour les chercheurs sur le chemin spirituel, il est important de saisir que la Sagesse divine n'est jamais le savoir que l'on acquiert en rassemblant nombre d'informations.



## SOMMAIRE

- 2 EXPÉRIENCE ET RÉVÉLATION
- 6 WITTGENSTEIN ET LA RELIGION
- 11 KRISHNAMURTI, PHILOSOPHE DE L'ESPRIT
- 17 RECHERCHE DE DIEU, TRANSCENDANCE DE L'HOMME
- 23 ZYGMUNT BAUMAN ET LE PARADOXE DE L'AMOUR
- 28 SOLITUDE DE L'ÂME ET DE LA PERSONNALITÉ.
- 32 IBSEN, PRÉCURSEUR DES TEMPS NOUVEAUX
- 37 SAVOIR OU SAGESSE VÉRITABLE ?

28<sup>ème</sup> ANNÉE N° 5

SEPTEMBRE/OCTOBRE 2006

Peinture à l'huile sur toile,  
De Keyser, 1989



## Expérience et Révélation Sage par expérience

En plus d'éprouver sensoriellement son environnement, l'homme possède le pouvoir d'ordonner, de répertorier et finalement de rassembler toutes ces données, lui-même en tant que personne qu'il ressent comme parfaitement «réelle». Et pour peu qu'il porte une attention suffisante sur un aspect déterminé de sa vie, «à un moment donné, les pièces du puzzle se mettent en place».

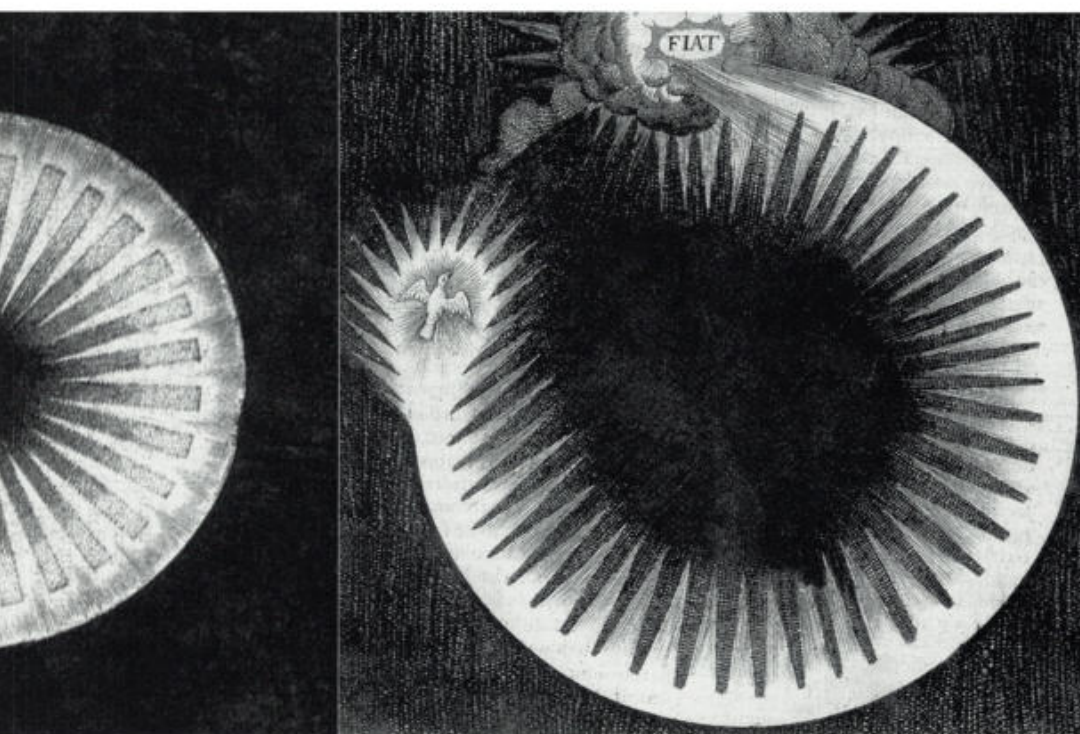
Pour constituer cette image totale, forcément subjective, la personne se sert évidemment de ses sentiments comme de son intelligence. L'image totale n'atteint son objectif que si, outre un inventaire du monde extérieur, la personne en appréhende les rapports sous-jacents et leurs lois effectives. Le besoin de connaître le monde, de le pénétrer et de l'ordonner a pour racine la lutte pour l'existence et la tendance à prolonger la vie le plus longtemps possible. Nos réflexions sur le *sens* de notre présence en ce monde sont liées à un deuxième besoin : l'impulsion à résoudre le «mystère de la vie»: comment est apparu le monde, cela cache-t-il un objectif supérieur, quels sont

là-dessus la position et le devoir des humains?

### LA RECHERCHE FONDAMENTALE

Du point de vue historique, les recherches scientifiques fondamentales se justifient par le fait de scruter les fondements de la création. D'après le savant du XVII<sup>e</sup> siècle, Robert Fludd (1574-1637), la disposition à explorer et approfondir les «œuvres merveilleuses» de Dieu est clairement visible au fond de tout effort scientifique. Le Créateur est évidemment *la Cause première*.

Si la recherche scientifique repose, certes, sur l'appareil sensoriel naturel,



les chercheurs ont fait un pas de plus. En effet, leurs succès sont dus pour une part importante aux instruments permettant l'extension de l'appareil sensoriel. Ils peuvent se servir, par exemple, des phénomènes électriques pour enregistrer les battements du cœur sous forme de cardiogrammes. Même la fiabilité des bulletins météorologiques journaliers est redevable à l'interprétation des innombrables appareils de mesure dont disposent actuellement les météorologues. «Mesurer est savoir» proclame l'adage des physiciens.

Peu à peu il apparaît que le mystère de la vie ne se laisse pas si facilement «mesurer». Les pragmatistes affirment aussi qu'il faut donner la préférence à la recherche appliquée plutôt qu'à la recherche fondamentale. Cela revient à la mettre au service de la lutte pour la vie, de la préservation tant de l'individu que de la collectivité. Des sommes énormes sont destinées aux recherches médicales

et pharmaceutiques, aux nouvelles énergies, aux télécommunications et aux transports. Ce n'est qu'au sujet de l'astrophysique et des voyages dans l'espace que l'on peut encore soutenir que la satisfaction de la «curiosité» est plus importante que l'utilité immédiate. Réfléchir aux fondements de la création est l'affaire des philosophes. Pour beaucoup de scientifiques spécialistes des techniques «hard», la philosophie reste «soft», de plus, toujours la même, elle se répète continuellement à coups de citations de Socrate ou Platon en bas de page! C'est pourquoi aujourd'hui si on dit que la recherche «fondamentale» n'est pas directement applicable, on suppose qu'elle est à la base des futures innovations. Parmi elles on range aussi la recherche des fondements pluridimensionnels de la création. Ces penseurs modernes qui font le lien entre diverses disciplines scientifiques scrutent les principes mêmes de l'existence qui, pour eux, ne

Milieu : De la source inépuisable de Lumière naît la création.

A droite : «Que la Lumière soit et la Lumière fut...». La colombe est le symbole de l'Esprit divin, principe directeur de tout progrès, Robert Fludd, *Utriusque Cosmi...*, Oppenheim, 1617.

sont plus obligatoirement matériels. Des livres comme celui de Bill Bryson *A kleine geschiedenis van bijna alles* (une petite histoire qui est celle de presque tout le monde)<sup>1</sup> et le film de William Arntz, *What the Bleep do we Know* nous en donnent une image fascinante.

#### LA PENSÉE PRODUCTIVE

La réalité ordinaire apparaît un peu plus conservatrice. Personne n'est naïf au point de prétendre que la science n'a apporté que des améliorations. Si tout peut aller toujours plus vite, alors allons toujours plus vite ! Aujourd'hui la productivité par habitants est la mesure de la civilisation. Mais il s'agit là du côté matériel de la vie, l'enregistrement du « profit ». Or, dans une société où l'homme et la femme travaillent, il y a de moins en moins de temps pour les contacts sociaux spontanés ; et les enfants à l'âge le plus tendre sont insérés dans un cadre rigide alors qu'ils sont tour à tour déposés quelque part hors de chez eux, délaissés à cet endroit, puis ramenés chez eux.

« Nous vivons pour produire. L'approche productive est la meilleure. L'école est une entreprise productive qui fournit l'enseignement ; la clinique, l'entreprise qui s'emploie à guérir. L'étudiant conscient choisit ses études en fonction des particularités de la production, le patient choisit sa clinique dans son pays ou à l'étranger. » Mais ce qui a sans doute commencé par l'art d'éviter la pénurie, semble maintenant s'être transformé en l'art d'éviter l'excès.

Là où l'on se souciait peut-être – quand le monde n'était pas très peuplé – du manque d'opportunités de l'environnement, on doit aujourd'hui faire front au torrent d'incitations qui réclament son attention, en particulier en provenance des médias. Assez paradoxale-

ment, le trop plein d'informations ne donne pas une image du monde plus complète ni plus profonde, il n'en résulte facilement que chaos mental. Dans ce contexte, il faut se détourner de l'avalanche des informations, plutôt sélectives que rigoureuses.

#### LA PERCEPTION DES YEUX DU COEUR

Sur quels critères sélectionner l'information ? A quels critères doit-elle répondre pour avoir quelque pénétration ? Le critère de l'expérience ? Pouvons-nous ne laisser passer que les informations « qui conviennent » ? En ce qui concerne la lutte pour la vie, l'expérience peut être le meilleur maître mais la solution du mystère de la vie n'en est pas plus accessible. Ne serait-ce pas la reconnaissance des défaillances de l'expérience sensorielle qui pourrait nous brancher sur des vues tout autres ? Et nous ouvrir à des révélations qui remplaceraient les expériences ?

« La révélation » tient lieu d'information, c'est souvent un « avertissement » qu'on ne peut ni vérifier ni mesurer avec ses pouvoirs naturels. Sous cette définition il faut classer l'Apocalypse de Jean, les Révélations d'Hermès Trismégiste issues des traditions de l'Égypte ancienne, mais aussi les enseignements de Pythagore et de Platon, les visions de Jacob Boehme, les concepts de Paracelse. Ces œuvres témoignent toutes d'une réalité « métaphysique » et « supra-sensorielle ». Elles nous éperonnent en direction de la « vision par les yeux du cœur ». « Tourne ton cœur vers la lumière et connais-la », recommande Pymandre à Hermès. Tourner son cœur vers la lumière... Le cœur recèle un point par où l'on peut entrer en contact avec le monde supra-sensoriel. De cela témoignent les grands maîtres du monde : ce monde qui nous est si intime par nos sens n'est qu'un faux-semblant,

un leurre, affirment-ils, d'autant plus que tout y est changeant, éphémère.

Dans le cœur demeure «l'étincelle de l'âme», une étincelle d'esprit du divin, une flamme de la lumière, celle que possèdent les Fils originels de Dieu ; et c'est cette étincelle de lumière qui peut devenir un sens supra-sensoriel. Avant d'arriver à voir directement et «face à face» ce qui est au-delà des sens, l'activité de l'étincelle de lumière nous fait sentir la justesse des révélations.

#### LA VRAIE FOI

Nous pouvons éprouver cette activité dans le bonheur émanant de la lecture du Tao Te King de Lao Tseu. Aussi paradoxale que cette œuvre classique puisse paraître à la raison, elle fait entendre en nous une voix que nous associons bientôt à la sagesse universelle, et nous continuons à lire, fascinés...

La foi véritable repose sur la présence active de l'étincelle de lumière et provient du plus profond de nous-mêmes. Qui reçoit une révélation et la reconnaît intérieurement se libère de toute autorité. On peut affirmer que, si l'expérience permet de conclure que le monde des sens donne à la vie d'innombrables interprétations, étant donné l'instabilité de tous les principes qui interviennent, elle ne peut jamais mener à une interprétation réelle et définitive.

Spirituellement, la voie des expériences mène soit à l'apathie et à l'indifférence, soit à la maturité et à l'ouverture. Dans ce dernier cas, un profond désir demeure toujours. Lorsque nous constatons finalement que toutes choses dans ce monde se répètent sans fin et ont plus de sens qu'il n'y paraît, il est possible que nous nous retournions spontanément pour nous engager dans une nouvelle investigation marquant le début d'un adieu définitif aux expériences sensorielles.

Nous prenons ainsi la voie de la libération de la roue de la naissance et de la mort selon l'expression du Bouddha. Il se peut que nous redevenions un élève et, comme Hermès, que nous invoquions Pymandre : «Je désire être instruit des choses essentielles, comprendre leur nature et connaître Dieu. Oh, comme je désire comprendre !» Et Pymandre de répondre : «Garde bien dans ta conscience ce que tu veux apprendre et je t'instruirai.»

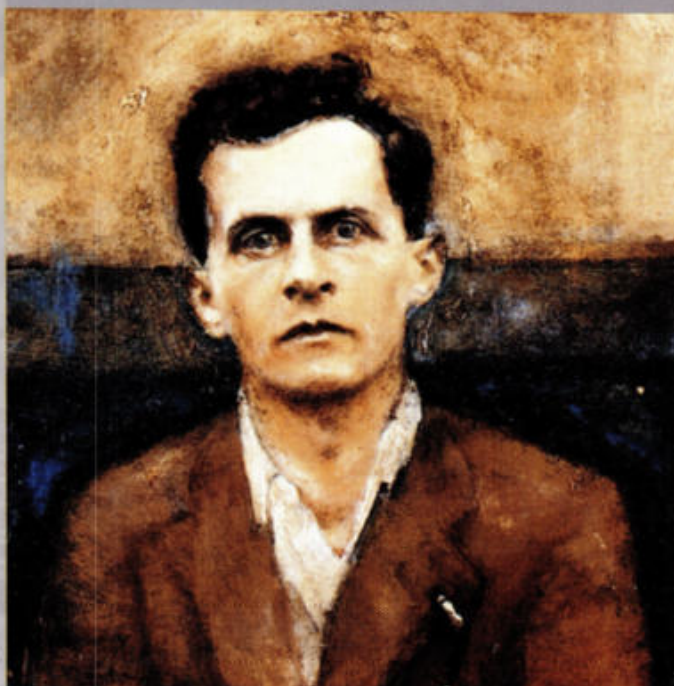
Sur ce Hermès poursuit : «A ces mots, il changea d'aspect et tout me fut découvert en un moment ; j'eus une vision sans mesure, tout devint une seule lumière seraine et joyeuse et je me réjouissais dans sa contemplation.»<sup>2</sup>

1 Bill Bryson, *Een kleine geschiedenis van bijna alles*, 2ème éd., Ed. Atlas, Amsterdam, Pays-Bas.

2 Jan van Rijckenborgh, *La Gnose Originelle Egyptienne*, tome 1, chapitre IV, Editions du Septénaire, rue Tourtel Frères, 54116 Tantonville, France.

La tradition occidentale témoigne d'un rapport complexe entre philosophie et religion. A partir de l'essor du christianisme la philosophie a été longtemps au service de la théologie. Au seizième siècle, avec l'émergence de la pensée scientifique, commencent les temps modernes qui voient la philosophie se distancier de la théologie. Non que le sujet de la religion disparaisse de la philosophie mais cette dernière se démarque entièrement de la théologie.

## Wittgenstein et la Religion



La révélation religieuse est non plus le thème central mais la place de la religion dans une conception du monde générale et rationnelle. Au début de l'ère chrétienne et pendant le Moyen Age, philosophie et théologie étaient étroitement liées, la révélation prenant le pas sur la raison. Aux temps modernes, ces deux thèmes se sépa-

rent et adoptent chacun une manière propre de répondre à ces deux questions : la révélation et la raison.

Au seizième siècle, Blaise Pascal se rend célèbre, entre autres choses, par la distinction qu'il établit entre «le Dieu des philosophes», concept faisant l'objet du raisonnement, et «le



Dieu personnalisé», auquel on croit dans la religion. Il met en évidence ces deux notions qui suivent des voies radicalement différentes : la raison et la révélation.

Par la suite la distinction se précisera. Certains philosophes n'éprouveront pas la nécessité de donner à la religion une place dans leur conception de l'univers ; pour d'autres, elle est une suite logique de la pensée scientifique et de ses avancées ; d'autres encore se lancent dans la polémique. Exemple fameux, Nietzsche proclame : «Dieu est mort.» De tout cela il résulte qu'aujourd'hui le concept de Dieu et l'expérience de la foi restent en marge des systèmes philosophiques.

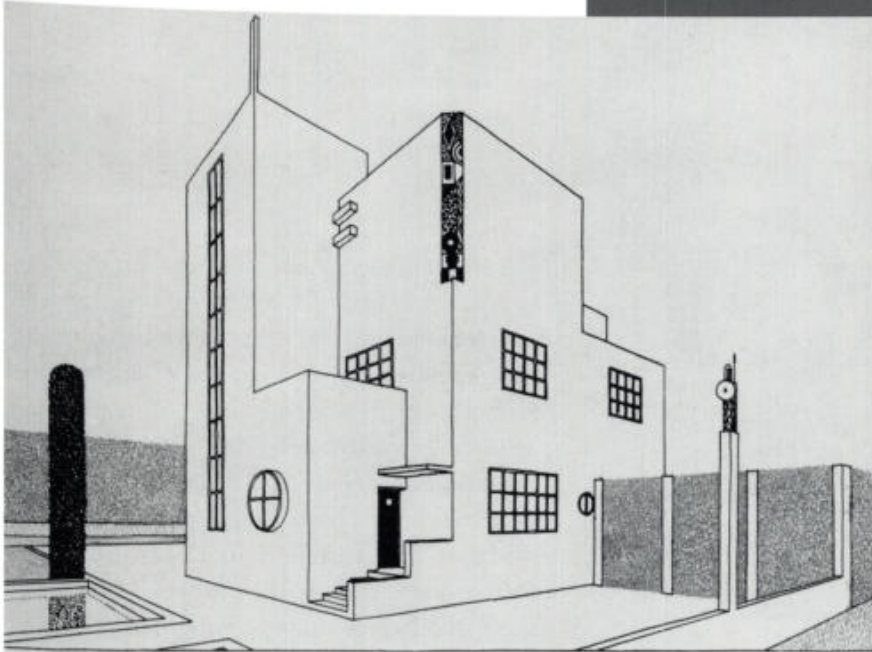
A ce propos on ne s'attendrait pas à trouver ce thème au premier plan de l'œuvre de l'un des plus fameux philosophes modernes, Ludwig Wittgenstein. Ce philosophe est surtout connu dans le domaine de la logique formelle et de la philosophie du langage. Il est considéré par les logiciens positivistes comme un allié d'importance, ces derniers étant réputés pour leur rejet de toute expérience dépassant les sens ordinaires et leur approche scientifique matérialiste. Les deux ouvrages

majeurs de Wittgenstein, *Tractatus Logico-Philosophicus* et *Philosophische Untersuchungen*, ne dissertent en apparence que de la logique, du langage, de la connaissance, des mathématiques et d'autres matières semblables. Alors pourquoi parler de lui et de la religion ?

Ce philosophe est né à Vienne en 1889, huitième et dernier enfant de Léopoldine Kalmus et de Karl Wittgenstein, l'un des industriels les plus prospères d'Autriche-Hongrie, appartenant à une famille qui joua un grand rôle dans la vie culturelle viennoise. Cette famille et celle de son épouse étaient de confession juive mais au XIX<sup>ème</sup> siècle elles s'assimilèrent et se convertirent au christianisme. Le jeune garçon reçut une éducation correspondant à son époque et à sa condition, incluant l'instruction religieuse. Cependant la famille Wittgenstein n'était pas pratiquante, et Ludwig prit très tôt ses distances par rapport à la religion officielle.

«Officiel» est un mot-clé en l'occurrence. Toute sa vie Wittgenstein fait preuve de principes moraux très affirmés et se bat longtemps avec la question de savoir ce que, oui ou non, devait et pouvait être la religion. Bertrand Russell, son professeur à Cambridge avant la Première Guerre mondiale, raconte dans son autobiographie qu'un soir, Wittgenstein lui rendit visite et arpenta la pièce en silence. Quand il lui demanda à quoi il pensait : «A la

A gauche : Ludwig Wittgenstein, peinture à l'huile d'après une photo par S. Martin, 1928. Au-dessus : Portrait de Kierkegaard. Les conceptions de Kirkegaard influencèrent les philosophes du XX<sup>ème</sup> siècle, surtout les existentialistes. D'après lui, aucun système philosophique ne peut expliquer les expériences intérieures uniques de l'individu.



A gauche : Wittgenstein étudia l'aérodynamique à Berlin et s'occupa d'architecture d'avant-garde. Projet d'une villa pour R. Mallet Stevens, 1923.

A gauche : au bord du Danube près de Vienne. Pour Egon Schiele, contemporain et concitoyen de Wittgenstein, seul l'art avait conservé «ce qui restait de la culture ancienne». Huile sur toile, 1913.

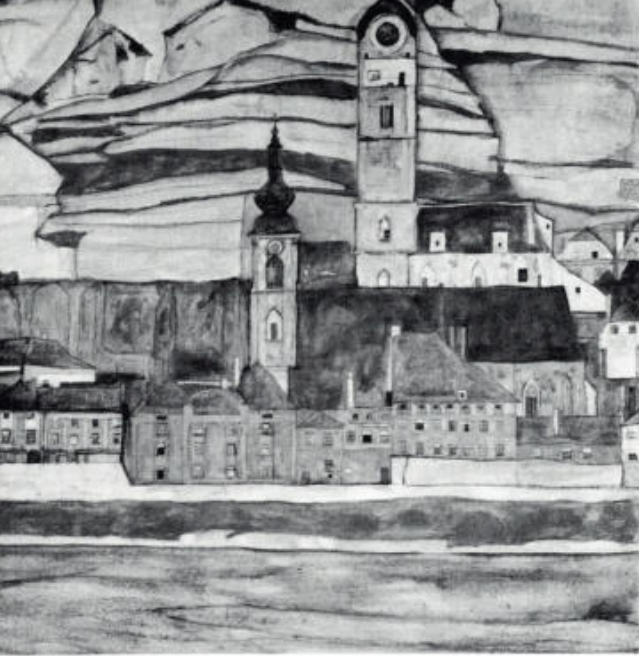
logique ou à vos péchés?» «Les deux», répondit-il, avant de se mettre aussitôt à parler des ours polaires. Engagé volontaire, Wittgenstein fait des expériences déterminantes. Il lit *Mon Petit Evangile* de Tolstoï et il confie plus tard à Paul Engelmann que ce livre «avait sauvé sa vie». En 1919 Russel le rencontre encore une fois, et dans une lettre à Ottoline Morrelle, il le dépeint comme un mystique lisant Kierkegaard et Angélus Silésius.

Par la suite il s'occupe longuement de religion mais jamais dans le contexte d'une église officielle, ni sur la base d'un enseignement particulier. Certains de ses élèves se tournent vers le catholicisme et bien que respectant leur motivation, il avoue à l'un de ses amis «qu'il ne pourrait jamais arriver à croire à tout ce qu'ils croyaient.» Pour lui, ce ne sont pas les dogmes et les croyances qui constituent l'essence de la religion, mais la pratique et les actes.

Vus sous cet angle, les travaux de Wittgenstein présentent une indéniable préoccupation éthique et religieuse et ceci en dépit du fait que ces sujets y soient rarement abordés explicite-

ment. A commencer par sa première publication d'envergure, *Tractatus Logico-Philosophicus*, ouvrage remarquable composé de propositions méticuleusement agencées, achevé pendant la Première Guerre mondiale. Il y traite des fondements de la logique, du langage, de la pensée. Il y développe une théorie sur le sens du langage reposant elle-même sur une théorie de la structure du réel. Il propose en outre une définition générale de ce qui donne du sens à une proposition. L'ouvrage montre qu'un certain nombre d'énoncés philosophiques, en particulier ceux de l'éthique, sont dénués de sens! Et ce qui est vrai pour l'éthique, l'est aussi pour la religion : pour Wittgenstein, ces deux domaines sont presque synonymes.

Dans une lettre à Ludwig Fisher de 1919, il affirme : «En somme, le *Tractatus* est une éthique», ajoutant que son objectif avait été d'y déterminer une fois pour toutes la nature même de l'éthique. Selon lui, l'éthique fait partie d'un domaine dont on ne peut pas parler et sur lequel il faut faire silence ainsi qu'il le précise en conclusion de l'ouvrage.



Contrairement à l'ensemble des logiciens positivistes, Wittgenstein accorde une grande valeur à «ce dont on ne peut pas parler» car là se situent les véritables interrogations sur la vie : «Quand bien même on aurait résolu toutes les questions scientifiques, on n'y aurait pas encore répondu» affirme-t-il dans le *Tractatus*. Pour lui l'éthique religieuse et la science sont des domaines strictement, fondamentalement, séparés.

Ses écrits de l'époque laissent entendre que la conduite juste est d'abord une question d'équilibre. Il s'agit d'accorder sa propre volonté «à cette autre Volonté dont nous dépendons entièrement». Celle-ci ne se manifeste pas dans le monde de façon spécifique. «C'est la 'Volonté de Dieu' : elle se présente sous l'aspect du monde où l'homme a le devoir de pratiquer l'éthique.» Là réside le véritable sens des valeurs éthiques-religieuses, et non en telle ou telle condition du monde ou de nous-même. C'est pourquoi nous ne saurions rien en dire.

Dans *Lecture on Ethica*, Wittgenstein déclare : «Si un être omniscient connaissait tous les phénomènes, tant physiques que psychologiques, ainsi que toutes leurs relations, et qu'il consignât l'ensemble dans un livre, il aboutirait à une description exhaustive du monde sans le moindre renseignement d'ordre éthique. Tout discours sur le bien, le sens, Dieu,» insiste-t-il, «est un abus de langage».

Wittgenstein fait cette conférence sur l'éthique peu après son retour à Cambridge en 1929. Après la Première Guerre mondiale, ayant achevé le *Tractatus*, il considère qu'il a répondu sans équivoque aux questions qu'il se posait, fait ses adieux à la philosophie, et prend ses distances avec une part importante des affaires familiales pour, dit-il, «tenter de faire de sa vie quelque chose de bien». Il suit une formation d'instituteur, enseigne quelques années en Autriche à la campagne, mais ce n'est pas une réussite. De retour à Vienne, il s'occupe de la construction d'une maison avant-gardiste pour sa sœur, Margarete Stonborough. Sous l'influence des membres du Wiener Kreis, d'autres philosophes et de mathématiciens, il revient à la philosophie. S'étant aperçu que les thèses du *Tractatus* comportaient certaines suppositions insoutenables, il se remet au travail. C'est là qu'il a du talent. Bien que toute sa vie il ait répugné à l'académisme, il voit maintenant clairement qu'il a le devoir de développer ce talent. Et il lui apparaît aussi que la pratique va lui permettre de mesurer la valeur morale de ses convictions : le critère n'est pas ce que l'on dit mais ce que l'on fait.

Cela nous mènerait trop loin d'esquisser les conceptions philosophiques de Wittgenstein depuis son retour à la philosophie dans les années vingt jusqu'à sa mort en 1951. Et il n'est pas nécessaire non plus de considérer quelle place y tiennent l'éthique et la religion, sous ce rapport cela ne change rien. On y assiste à un grand changement de ses idées sur le sens des vocables (sémantique), les relations entre langage et logique, le rôle de la pensée, la manière dont la connaissance est établie et justifiée. Avec ses idées novatrices il contribue de façon importante à la philosophie contemporaine. Mais le problème éthique-religieux reste le même pour lui. Il demeure convaincu que cet aspect de l'existence se dérobe à l'influence de la science et de la philosophie. Les convictions religieuses, par exemple, ne peuvent être justifiées par les faits historiques et tous les efforts

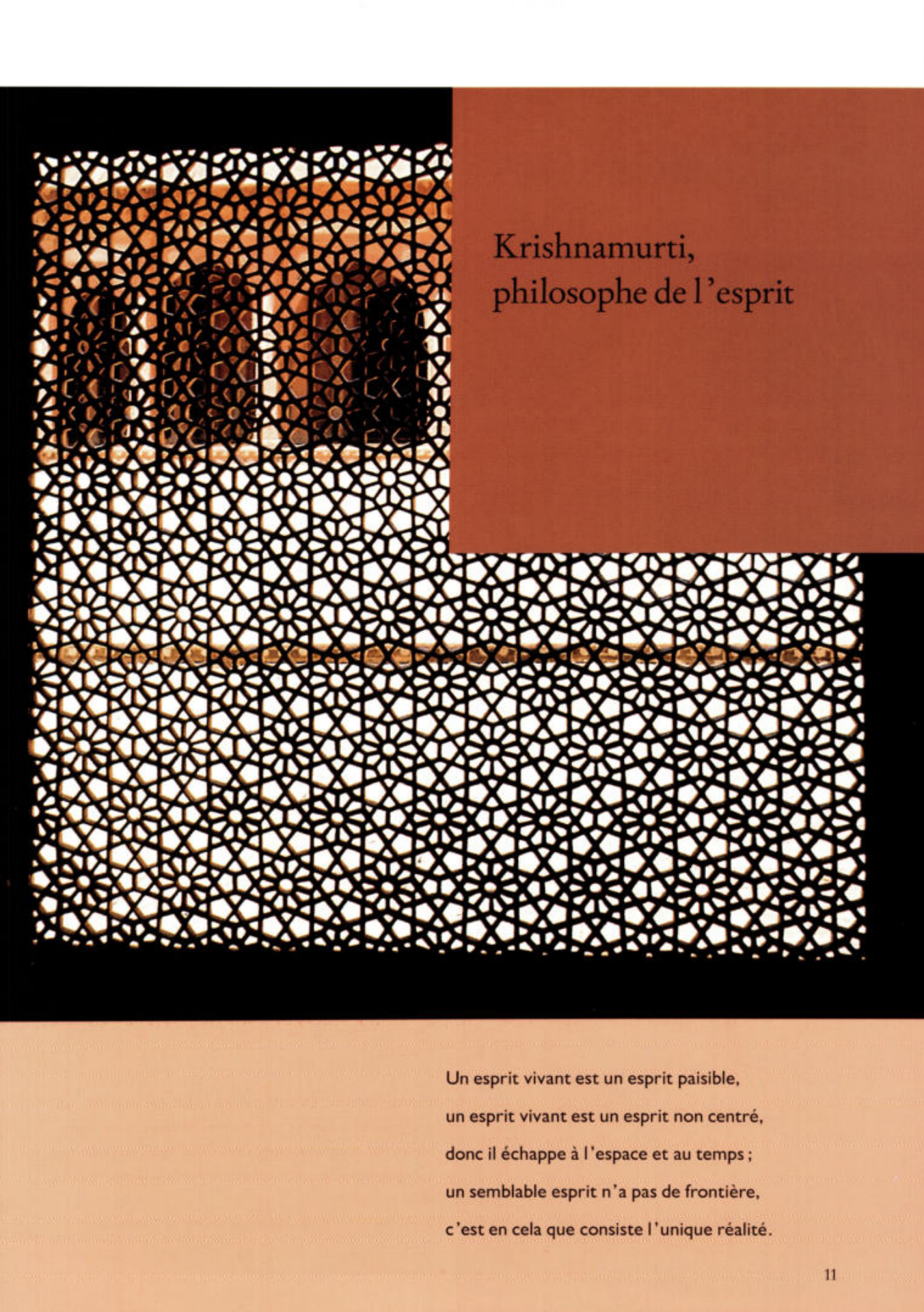
dans ce sens lui semblent «ridicules». Entre l'approche et la recherche scientifique, et la pratique véritablement religieuse, il y a une différence radicale. La vie religieuse entraîne un certain comportement, un point de vue sur l'existence qui conditionne tout, donc toutes les actions. La conviction religieuse n'est pas une question de raison mais de passion : une façon passionnée de voir le monde et soi-même, d'y découvrir un sens.

Cela signifie que Wittgenstein rejette rituels, pratiques formelles, livres sacrés, formules figées, etc., tous éléments extérieurs qui détournent du fond de la question. La religion n'est pas un domaine à l'écart de la vie. Elle interpénètre l'être entier, ses pensées, ses sentiments, ses actes. Wittgenstein dit dans la première de ses *Lectures on Religious Belief* qui date de 1938 : «Une conviction religieuse n'est pas le fruit d'un raisonnement ou d'un appel normal à une croyance justifiée, elle est le fruit d'un fait déterminant la vie tout entière.»

Ainsi donne-t-il à la religion sa vraie place : non face à la science pour lui faire concurrence en donnant une autre explication à la réalité du monde et de soi-même, mais en tant qu'une attitude particulière, un certain regard sur les choses guidant notre action et lui donnant un sens. Ce sens de la vie n'est pas inscrit dans le monde, «Dieu ne se manifeste pas dans le monde,» écrit-il dans le *Tractatus*, ni en dehors, ni quelque part ailleurs, ni plus tard. C'est face à ce monde, où nous nous trouvons comme par hasard, que nous devons prendre une telle position. Ce monde, la science tente de l'expliquer, nous y menons notre vie, une vie qui ne prend un sens que par une juste attitude éthique religieuse.

Dans la longue évolution de la pensée philosophique touchant la religion, Wittgenstein occupe une place à part. Ceci non pas en raison de ses idées sur les croyances religieuses, car d'autres l'ont précédé dans son insistance sur l'aspect personnel, non dogmatique et universel de la foi. Un exemple en est Kierkegaard, auquel il fait souvent référence. La contribution de Wittgenstein réside en ce qu'il redéfinit la reli-

gion et ses rapports avec la pensée scientifique et les idées ordinaires, et y enracine de façon indirecte ses théories sur le langage, la signification et le savoir. Lui-même pensait que sa vision n'aurait que peu d'intérêt dans la culture occidentale de son temps, mais l'influence de son œuvre n'a pas diminué et résonne d'accents plus optimistes.



## Krishnamurti, philosophe de l'esprit

Un esprit vivant est un esprit paisible,  
un esprit vivant est un esprit non centré,  
donc il échappe à l'espace et au temps ;  
un semblable esprit n'a pas de frontière,  
c'est en cela que consiste l'unique réalité.



«Votre esprit», demande Krishnamurti, «peut-il cesser de penser en fonction du passé et du futur, celui-ci n'étant qu'une attente fondée sur ce qui est passé? Votre esprit s'est-il libéré des principes établis? Ne s'en forge-t-il plus de nouveaux? Si vous approfondissez la question vous découvrirez que c'est possible, et que lorsque l'esprit se régénère ainsi et renonce à toutes idées reçues, il demeure dans la fraîcheur de la prime jeunesse et jouit par-là même d'une compréhension illimitée.

Pour ce genre d'esprit il n'y a pas de mort car il ne suit plus le processus d'accumulation des connaissances, cause des habitudes et de l'imitation. L'esprit qui entasse le savoir doit s'attendre au déclin et à la mort. Mais pour l'esprit qui n'amasse ni ne rassemble rien, qui meurt chaque jour, à chaque instant, pour lui il n'y a pas de mort. Il se retrouve dans un espace infini.

L'esprit doit donc renoncer à ce qu'il a acquis – à tout ce qui lui a servi d'appui pour se sentir en sécurité. Alors il n'est plus empêtré dans le filet de ses propres pensées. En abandonnant d'instant en instant le passé, l'esprit rajeunit, il ne dépérit jamais ni jamais ne déclenche le raz de marée des ténèbres.»

Krishnamurti, lui qui puise directement aux sources de l'esprit, est ce qu'Eckartshausen appelait l'«homme de lumière» et définissait comme suit : «Tout ce qu'il dit ou entreprend, arrive au nom ou en raison du feu, de la lumière et de l'esprit, par quoi il mène tout à l'Amen, à l'accomplissement total.»

Selon Krishnamurti la compréhension est un facteur essentiel de la libération de l'esprit. Pour

Page précédente : Quand la pensée ne fait que suivre des stéréotypes, elle interdit l'ouverture et la réceptivité de l'âme. Fenêtre de marbre, mausolée de Salim Chisti à Fatehpur, cité mongole indienne que fit construire Akbar le Grand de 1571 à 1586.

A gauche : Jiddu Krishnamurti jeune, Photo E. Weston.

## JIDDU KRISHNAMURTI (1895-1986)

Au début du vingtième siècle un jeune Hindou du nom de Krishna reçut, dans la Société Théosophique, une formation qui devait faire de lui, sous les auspices d'Annie Besant (1847-1933) et de C.W. Leadbeater (1847-1934), le futur «instructeur du monde». En 1911 A. Besant et Leadbeater fondèrent l'Ordre de l'Etoile de l'Orient qui propagea dans le monde entier l'idée que Krishnamurti était le nouveau guide spirituel mondial.

En 1929 Krishnamurti détruisit l'image qu'on lui donnait. Il ne voulait pas être ce guide spirituel et répétait sans cesse que chacun devait s'examiner soi-même, voir et briser son conditionnement et tous les modèles figés selon lesquels il faut penser, vouloir et agir. Les dogmes et préceptes ne sont là d'aucun intérêt. Il s'agit de dépasser toutes les autorités et soi-même, ainsi que faire l'expérience de l'unité de la vie en tout ce qui surgit, apparaît et disparaît.

Krishnamurti ne donne aucune technique. Quoiqu'il ne voulût pas être l'instructeur du monde, il fit bientôt dans le monde entier de nombreuses conférences attirant une nombreuse assistance, conférences où il faisait des analyses subtiles de la pensée et du comportement individuels et de leurs répercussions sur la société.

### Sources

Mary Lutyens, *The Levensweg van Krishnamurti* (1992), *The Life and Death of Krishnamurti* (1990), *Krishnamurti, the open door* (1988), Murray, Londres.

Jayakar Pupul, *Krishnamurti: een biografie*, Altamira, Hillegom, 1988.

lui la libération de l'esprit qui entraîne une transformation, une révolution intérieure totale est une notion clef. Elle signifie avant tout avoir une juste conscience du problème de la liberté, qu'il définit sous l'aspect d'une libération de la peur ou de la contrainte et de toute tendance à chercher la sécurité. Le plus grand obstacle est notre tendance à vouloir être quelque chose ou quelqu'un, à avoir un statut. «Il est étrange de voir à quel point sont nombreux ceux qui aspirent à la considération, aux louanges en tant que grand poète ou philosophe, à ce qui pourrait donner du prestige à l'ego. Tel ou tel titre doit donner une certaine satisfaction mais n'a aucune signification. La considération alimente la vanité et gonfle peut-être le porte-monnaie, mais quoi ?

cet homme se retrouve à part et son isolement lui pose des problèmes sans cesse croissants. L'important est de garder l'esprit libre vis-à-vis du succès comme de l'échec.» N'entendons-nous pas ici la voix d'un Spinoza du xxème siècle, peut-être plus conséquent que son prédécesseur du xviième ?

«Que ce soit dans le monde de la politique, du pouvoir, de la situation sociale, ou dans le monde prétendu spirituel où vous vous efforcez d'être juste, pieux et désintéressé... tant que vous voulez être quelqu'un, vous n'êtes pas libre. L'homme, ou la femme, qui en voit clairement l'absurdité, dont le cœur est pur et n'a pas le désir d'être quelqu'un est libre. Si vous en comprenez la simplicité, vous



en verrez la beauté et la profondeur.»

Krishnamurti qualifie cette attitude : «calme d'esprit». «Seul le calme d'esprit peut vous donner une réelle perception car alors l'esprit est sensible à la beauté.»

Krishnamurti donne encore plus de force à ce qu'il est question ici à propos de la vague irrésistible du soi-disant progrès technique :

«La puissance de la pensée appliquée à la technologie a permis de grandes découvertes. Nous employons la même puissance pour résoudre les problèmes psychologiques que posent l'égoïsme, la haine et l'angoisse. La psyché n'a donc pas évolué. L'égoïsme et la peur ne peuvent pas se transformer en leur contraire... L'égoïsme ne peut que grandir et gagner en force ; il ne saurait jamais se transformer en désintéressement.»

Selon Krishnamurti on doit acquérir un

esprit libre déchargé du poids des traditions et du passé. La plus extrême liberté est une nécessité. Mais au moment où l'on croit être libre, on ne l'est pas. Il faut avoir l'esprit libre, lucide, sans entraves. Impossible d'avoir l'esprit lucide et pénétrant si l'on est angoissé pour une raison quelconque.

L'angoisse bloque l'esprit. Vous gardez l'esprit clair et pénétrant si vous ne cessez pas de considérer vos traits de caractère, profondément conscient de vos pulsions intérieures mais sans leur opposer de résistance. C'est alors seulement qu'il est possible de parler de calme d'esprit. Un esprit subtil travaille lentement, non sans hésitation ; il ne conclut, ni ne juge, ni ne formule. Il reste en attente, à l'écoute. Cette disposition d'esprit ne vient pas sur le tard, il faut l'avoir dès le commencement. Krishnamurti ajoute : «Vous l'avez peut-être, donnez lui la chance de s'épanouir !»

Pour lui, c'est de la compréhension que provient la liberté de l'esprit ; et la compréhension la plus importante est de découvrir que l'on ne sait rien. Idée classique que nous retrouvons chez Socrate et chez Christian Rose-Croix :

«La somme de tout savoir est ne rien savoir.»

Ce que formule ainsi Krishnamurti :

«Si vous dites : je ne sais pas, l'esprit reste immobile, tout à fait silencieux, et le silence se prolonge.»

Ce qui pour lui illustre le mieux le travail de l'esprit c'est le fleuve, en particulier le courant du fleuve.

«D'une façon ou d'une autre, l'eau semble vous purifier, vous laver de la matière des souvenirs. Le fleuve donne à l'esprit la qualité de sa propre pureté, de la pure nature de l'eau... Le fleuve reçoit tout et reste lui-même sans se soucier de savoir ce qui est pur ou impur.»



Pour demeurer dans le courant il faut vivre le pied léger, (mais non l'esprit léger!) comme un invité dans la maison de notre corps. Etre un invité signifie ne pas se sentir d'attachement et marcher sur la terre d'un pied léger. Vous pouvez utiliser vos sens de façon à ce qu'ils ne gaspillent pas d'énergie... tout en leur laissant libre cours. L'éternité est cet écoulement intemporel.»

Ceux qui ont vu Krishnamurti ont comparé sa présence à celle d'un fleuve. Ce fut le cas de son biographe Pupul Jayakar qui rapporte : «Un fleuve de calme silence coule à travers lui. Son

les hommes disent qu'ils travaillent pour obtenir des réformes, pour la paix, c'est toujours le moi qui est à l'avant-garde. En politique l'esprit ne garde pas de fraîcheur. Le monde a besoin d'esprits pleins de clarté et de fraîcheur, et non d'esprits conditionnés en tant qu'hindouistes ou musulmans.» Il dit cela à propos de l'Inde, mais ailleurs il affirme la même chose concernant la politique des soi-disant «chrétiens».

Le conditionnement et le désir de s'en libérer joue un rôle de premier ordre dans la philosophie de Krishnamurti. Ce penseur moderne est

## «Un fleuve de calme silence coule à travers lui. Son esprit ne se fige jamais. Il est ouvert à toute espèce de remarques.»

esprit ne se fige jamais. Il est ouvert à toute espèce de remarques.»

Mais ce fleuve appelle aussi à la révolution intérieure quand il dit :

«Il est question d'une révolution totale, non seulement dans les grandes choses mais aussi dans les petites de la vie quotidienne. Vous êtes en révolte, ne laissez pas tomber, gardez brûlant le feu intérieur.» La transformation est ce qui intéresse essentiellement Krishnamurti : «L'esprit religieux est le véritable esprit révolutionnaire... l'esprit religieux est explosif, créatif, c'est un état de création.» Il l'assimile carrément à la «comète de feu» de Giordano Bruno lequel disait : «Devenez l'éternité» et à la remarque de Nietzsche : «Menez la guerre en vous-même», évidemment non sur le plan politique ou mondial.

En effet Krishnamurti affirme : «La politique est hautement destructive. Quand

formel sur ce point et il fait le rapprochement avec l'esprit scientifique pratique :

«L'esprit scientifique avec sa logique, son souci de précision et ses investigations oriente ses recherches sur la nature extérieure du monde, et cela ne peut mener à aucune compréhension intérieure des choses. Seule cette dernière peut mener à la compréhension de l'extérieur. Nous sommes le résultat des influences de l'extérieur. L'esprit scientifique est minutieux et clair dans ses recherches. Il est implacable parce qu'il ne se saisit pas lui-même.» L'esprit religieux est à même de penser avec exactitude, mais il ne le fait pas en terme de négatif et positif c'est pourquoi il porte en lui l'esprit scientifique. Mais l'esprit scientifique ne renferme pas l'esprit religieux puisqu'il a pour fondement le temps et le savoir, et que le résultat et le succès sont ce qui l'enracine.

Krishnamurti sait faire la liaison dans un sens


positif entre vie, amour, révolution, éternité sans aucune concession à l'essence même de l'esprit :

«La vie est extrêmement riche, elle possède d'immenses trésors ; nous l'abordons le cœur vide cependant nous ne savons pas comment remplir notre cœur de la surabondance de la vie. Nous sommes intérieurement pauvres, quand une richesse nous est offerte nous la refusons. L'amour est chose périlleuse, il provoque la seule révolution qui rende parfaitement heureux. Il en est peu parmi nous qui mettent l'amour au-dessus de tout, aussi en est-il peu qui désirent l'amour. Nous mettons nos propres conditions à l'amour et faisons trafic de l'amour. Nous avons la mentalité commerçante, mais l'amour n'est pas une marchandise, il ne s'agit pas de prendre et de donner mais de parvenir à un état d'être qui donne la solution de tous les problèmes humains. Nous allons à la source avec un dé à coudre, ainsi la vie est-elle mesquine, rabougrie, sans aucune grandeur... Je ne le sais pas, mais selon moi vous pourriez brûler d'amour. Cette flamme-là ne s'éteint pas. Vous en avez autant que vous voulez en donner à chacun, et vous le faites. Ce fleuve au courant puissant lave et purifie chaque village, chaque grande ville ; il est souillé par les souillures des hommes, mais l'eau se purifie elle-même et poursuit rapidement son cours. L'amour ne peut rien corrompre, il est la solution de tout, que ce soit bon ou mauvais, beau ou laid. C'est la seule chose qui soit éternelle et inépuisable.»

Krishnamurti a vécu la vie d'un philosophe de l'esprit et suivi les grands processus de transformation. Il donne l'exemple même de l'homme ouvert à l'influence des énergies qui provoquent les changements actuels. Lorsque son biographe, Pupul Jayakar, lui

demanda qui il était, il répondit : «Peu importe qui je suis. Ce que l'on pense, ce que l'on fait, les transformations que l'on peut subir, voilà ce qui compte.» Il se remémora soudain que Krishnamurti n'avait jamais dit un mot sur lui-même, jamais fait une allusion à quelque expérience personnelle. Cela en faisait comme un étranger malgré toute la bonté que vous lui connaissiez. «Même dans un geste d'amitié, au milieu d'une conversation quotidienne, subitement, on ressentait de sa part une distance, un calme, une déconcentration de la conscience, alors qu'il continuait à vous manifester une attention infinie dont vous éprouviez le bienfait.»

Amitié, éternité, transcendance de l'espace et du temps, rejet des ambitions du monde, de la célébrité et des honneurs, apparence d'un étranger mais toujours dans l'élan de l'amour éternel et inépuisable, tels sont les traits de caractère de l'homme-esprit, Krishnamurti, le véritable homme du Verseau qui nous a devancés dans le courant de l'ère nouvelle apparue en Europe, en Asie et en Amérique.



## Recherche de Dieu, transcendance de l'homme

Il est aussi difficile que captivant d'examiner comment la philosophie moderne se fraye péniblement une voie vers l'éternité, vers Dieu. Souvent en l'ignorant. On répète que l'homme n'a pas la possibilité de dire quoi que ce soit de sensé sur Dieu. Mais Spinoza comme Gilles Deleuze qui, trois siècles plus tard, devait l'analyser de manière si profonde, en viennent à la conclusion que l'homme devait faire fi de lui-même et de sa personnalité pour s'ouvrir à ce qui est éternel et immuable. Mais sommes-nous vraiment prêts à cela ?

Page précédente :  
Modèles. *Arbre à l'automne avec fuchsias*, huile sur toile, Egon Schiele, 1909.

En-dessous, Dans le tableau intitulé *Trois philosophes*, Max Ernst montre combien les brillants systèmes philosophiques très éloignés de la réalité quotidienne peuvent faire planer dans l'imaginaire. Ou : Vers quoi au juste se dirige l'humanité ? Huile sur toile, 1957.

« Voici l'enseignement du penseur limpide et du pieux mystique chassé de la synagogue, et stigmatisé par les prêtres chrétiens qui le qualifiaient d'abominable athée ». C'est ainsi qu'en 1915 Nico van Suchtelen introduit sa traduction de l'*Ethique* de Spinoza et qu'il en récapitule la philosophie de la façon suivante : « Il y a quelque chose qui, d'elle-même et par sa propre puissance, est la *cause d'elle-même*. Il s'agit de Dieu, la substance existant par elle-même, substance éternelle aux prérogatives infinies. Nous, les humains, n'en avons que deux : le pouvoir mental et l'espace vital. Le monde apparent où nous vivons et toutes les choses dans leurs particularités sont des manifestations mouvantes, finies, temporaires et instables de la Divinité éternelle et infinie. Notre esprit est un rayon de l'Esprit divin, notre corps, une partie du Corps divin. La reconnaissance raisonnable, claire et nette de cette Unité fait grandir en nous l'amour spirituel pour Dieu. Il ne reste alors rien d'autre que le devenir conscient de Dieu lui-même dans notre esprit, telle est notre libération et félicité suprême. »

Impossible de rien ajouter à Spinoza, son système est hermétiquement clos. Toutes les discussions sur son œuvre se ramènent le plus souvent à la simple ques-

tion de savoir s'il était, oui ou non, un mystique.

Gilles Deleuze, penseur français qui mourut en 1995, dit de Spinoza qu'il est le plus paradoxal et le plus philosophique des philosophes, celui qui réussit à séduire même les non-philosophes. Au cas où on ne pourrait pas, ou à peine, suivre l'enseignement de Spinoza, son œuvre contient beaucoup de passages susceptibles de nous troubler et de changer radicalement notre image de la réalité. Inversement, affirme Deleuze, un philosophe professionnel ne peut rien tirer d'un Spinoza non « souterrain » ni « enflammé » ; s'il se penche sur ses seules conceptions, l'essence même de son enseignement lui échappera. Dans une étude passionnante, *Spinoza, philosophe pratique*, publiée en 1970, Deleuze explique pourquoi ses lecteurs sont si variés. « Ecrivains, poètes, musiciens, cinéastes, peintres – et même simples lecteurs – peuvent conclure qu'ils sont des adeptes de Spinoza, probabilité beaucoup plus grande chez eux que dans le cas des philosophes professionnels. »

« Spinoza jouit d'un privilège que personne ni avant ni après lui n'a partagé. Philosophe d'une envergure incontestable par son savoir et sa systématique, il demande de ses lecteurs une exceptionnelle application, mais en même temps il





GILLES DELEUZE (1925-1995)

Gilles Deleuze est un penseur français du xx<sup>ème</sup> siècle. Il commence sa carrière en tant que chercheur scientifique, puis écrit sur Bergson, Hume, Nietzsche, et enfin sur Spinoza. Selon lui, chacun porte un regard particulier sur la réalité, cela dépend du moment de sa méditation. Deleuze affirme que la méditation répétée de certaines idées mène à leur transformation.

Cette philosophie - taxée de «différentielle» - part de l'idée que l'on fausse immédiatement la réalité dès qu'on lui applique des concepts, dès qu'on cherche à l'encadrer. Ce qui est individuel et familier s'éclipse toujours dès qu'on emploie pour en parler des formules et notions générales. Le problème le plus marquant de notre époque est, selon Deleuze, l'absence de la foi : la certitude que nous pourrions connaître le monde dans sa cohésion et sa totalité n'existe plus. Deleuze à l'idée remarquable que c'est le cinéma actuel qui aurait le pouvoir de nous redonner la foi. Le film nous apprend que nous vivons une réalité qui a éclaté en morceaux, où il n'y a plus depuis longtemps une seule chose dans sa réalité intégrale.

Un lien très fort quoique peu commun relie Deleuze à Spinoza. Primo Levi écrit dans *Le Système périodique* : «Plus grands les accords, plus profondes les différences». Si nous retournons la formule, cela donne : «Plus grandes les différences, plus profonds les accords», image assez plaisante de la relation entre l'œuvre de Spinoza et celle de Deleuze. Si on examine l'*Ethique*, l'œuvre maîtresse de Spinoza, l'idée fondamentale est que «l'immutabilité» est directement en relation avec «l'être». Deleuze, qui a la plus grande admiration pour le monde positif de Spinoza (en quoi il se fait son continuateur) et qui en même temps s'efforce de faire s'élever «l'humain» à partir de «l'être», commence ses théories par le «mouvement». On peut donc considérer que son œuvre est un hommage à Spinoza. Comme il inverse son point de départ, il s'essaie à donner un nouveau tour, une nouvelle vie aux vues fondamentales du grand penseur néerlandais, celle, par exemple où il considère que Dieu et la Nature que font qu'un. Il se tient là très proche de Spinoza. Et tout comme ce dernier, sa philosophie, par ses considérations radicales, stupéfie et jette dans ce silence qui, à l'époque, entourait Spinoza et l'entoure toujours aujourd'hui.

leur offre la possibilité d'une rencontre immédiate, spontanée, avec sa philosophie : quelqu'un qui n'a rien d'un philosophe ou même un lecteur peu cultivé peut se sentir saisi par elle, touché dans un éclair. En un tel moment, on découvre le «spinozisme»: accompagné par Spinoza, on se met à le comprendre en profondeur, comme aspiré par le fond et la forme de l'œuvre.»

Deleuze est en fait un moderne ouvert à tout. Ses nombreuses références à la littérature, à l'art, au cinéma ne permettent pas de donner de limites précises à sa pensée. Bien que ces deux philosophes, que séparent trois siècles, écrivent, argumentent, donc philosophent de façon différente, ils sont plus proches l'un de l'autre que situés dans le prolongement

L'esprit d'une époque dépasse de beaucoup l'esprit d'un penseur quelconque. Pour la plupart, les philosophes, scientifiques, écrivains, artistes et dirigeants n'en donnent qu'une version qui leur est personnelle. Leurs opinions ne coïncident que sur certains points seulement. Bien qu'un seul penseur, écrivain, dirigeant ou artiste ne puisse que rarement ou jamais refléter complètement l'esprit de son temps, dans la mesure où leurs opinions concordent, ils en sont les représentants. L'esprit du temps pourrait-il s'exprimer dans *une seule* œuvre ? Le plus souvent il se répercute dans plusieurs œuvres sous différents aspects. Pour donner un exemple : le genre humain,

«Ecrivains, poètes, musiciens, cinéastes, peintres – et même simples lecteurs – peuvent conclure qu'ils sont des adeptes de Spinoza, probabilité beaucoup plus grande chez eux que dans le cas des philosophes professionnels.»

l'un de l'autre. On peut soutenir cette thèse surtout dans le cas de Spinoza. Si Deleuze, étant donné son ouverture sur les autres penseurs, écrivains et artistes, les introduit toujours assez arbitrairement, il faut tout de même conclure que l'œuvre de Spinoza se suffit en elle-même, ainsi que dans la vision qu'elle donne de l'image hermétique de la Divinité.

Cette objection mise à part, il faut dire surtout que l'héritage philosophique de Deleuze n'a eu qu'à peine le temps de susciter des réactions. Depuis sa mort, en 1995, la philosophie n'a pas beaucoup évolué et on ne sait pas encore quelle place lui assigner. Bien que trois siècles séparent Spinoza et Deleuze, nous découvrons que tous deux étaient à leur époque des penseurs non conformistes.

l'humanité, se manifeste au moyen d'un grand nombre d'êtres très différents. Mais cette diversité n'a pas d'importance car on peut dire que ceux qui étaient différents, mettons il y a cent ans, faisaient toujours bien partie de l'humanité. L'astronome américain Neil Armstrong, l'homme qui mit le premier un pied sur la lune, parlait-il d'une humanité différente quand, le 20 juillet 1969, il déclara : «Cela représente un petit pas pour un homme, mais un bond de géant pour l'humanité?»

#### LA RÉPONSE COMMENCE PAR UNE QUESTION

Comme nous avons parlé de la pensée nous allons parler de l'évolution de l'humanité. Quel autre phénomène que l'évolution pourrait-il conditionner l'esprit du

A droite : Modèles formels. Portrait «constructiviste» d'un philosophe par la Russe Ljubow Popowa, femme peintre qui travailla à Paris en 1912-1913.

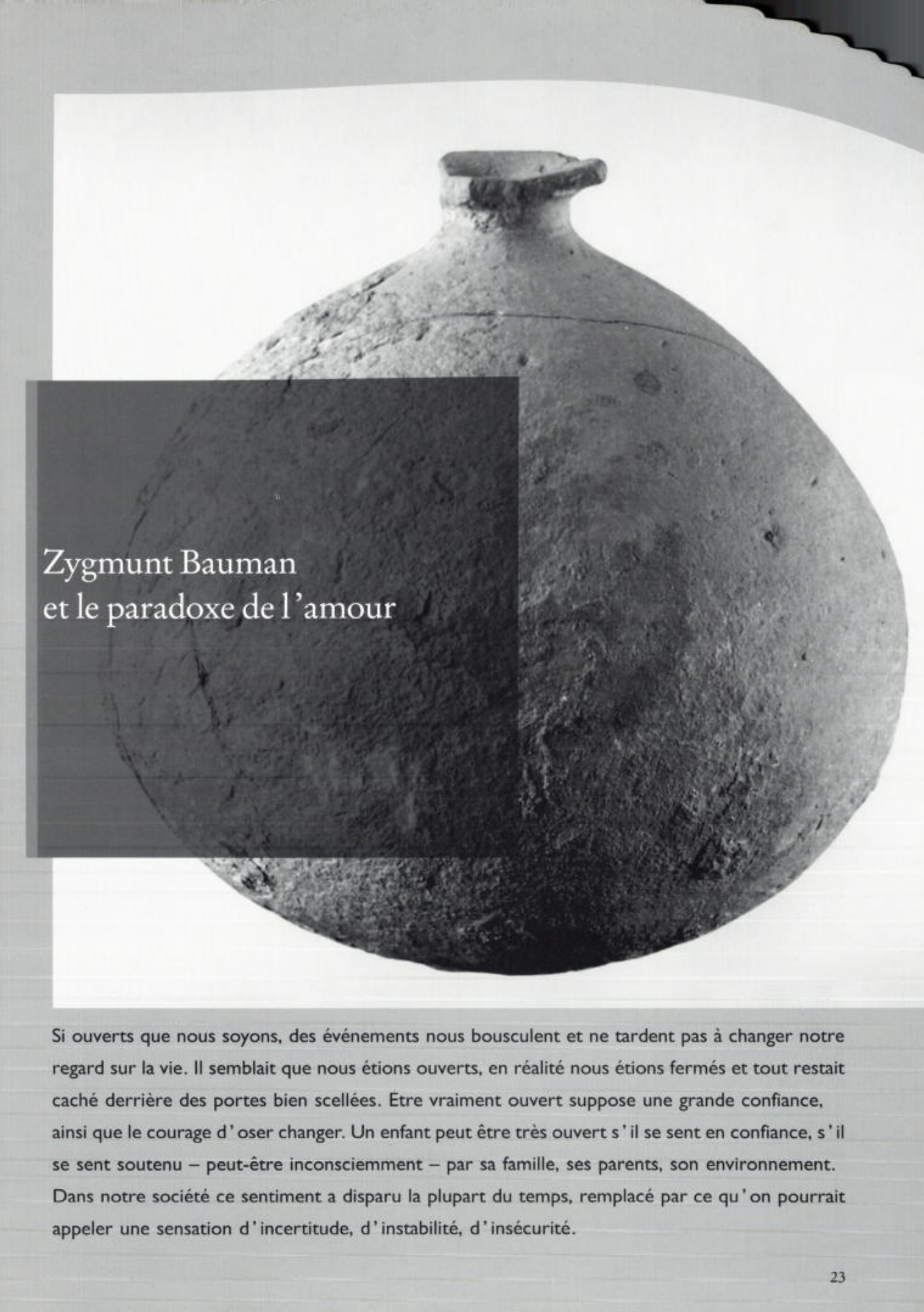


temps ? L'esprit du temps a-t-il une intention, un objectif qui pourrait nous faire dire : « Tel était alors l'esprit du temps, après quoi il s'est manifesté de telle manière » ?

La réponse commence aussi par une question. L'évolution de l'esprit du temps n'aurait-il pas des retombées comme celles de l'humanité ? C'est du moins ce qu'il semble. Il se manifeste aussi bien dans l'art qu'en science, philosophie, économie, politique, etc. C'est cela que Deleuze tente d'appréhender. Tous ces aspects dans leur cohésion forment l'esprit du temps. Tout se passe comme si quelque chose qui était dans l'atmosphère finit par se matérialiser au bout d'une certaine période. Parlons du Siècle des Lumières, par exemple. L'esprit du temps, dans ce sens, serait une substance transcendant les différentes manifestations humaines. Cela pourrait être une nouvelle manière d'envisager le monde par rapport à une nécessité encore en sommeil. Nous avançons vers la réponse : si nous voulons comprendre cette nécessité au temps de Spinoza, au soir du Siècle des Lumières, nous pouvons affirmer, rétrospectivement, que c'était la nécessité d'assumer son individualité, sa personnalité. Et précisément à l'époque où chacun découvrait sa propre personnalité, Spinoza écrivait que l'être humain devait renoncer à lui-même et à sa personnalité pour s'ouvrir à l'éternel et à l'immuable. La transcendance qu'il envisageait relevait du divin, tandis que ses contempo-

rains en étaient encore à rejeter le joug du divin pour en venir à une nouvelle expérience de l'humain. Quoique Spinoza formule cela avec une grande beauté, donnant même une interprétation originale au concept de Dieu, on ne l'a pas vu et on ne le voit toujours pas. Deleuze passe tout aussi inaperçu. Comme Spinoza, ce philosophe fait à peine de la place à l'homme : un être n'ayant que des opinions et des jugements sur le bien et le mal, bref un être à peine majeur et plein de préjugés. Il écrit : « L'homme est une erreur, une méprise, ce n'est pas un juste, il ne marche pas droit, il doit être anéanti par le Juste suprême. » En sommes-nous vraiment là ? Oui, pour certains. Il y a toujours eu des chercheurs de liberté et des disciples de Spinoza. Mais la majorité qui détermine ce qui est bien et ce qui est mal semble rivée sur les chemins battus de la répétition sans fin.

Ce qui est éternel est incorruptible, toujours semblable à lui-même, ne se répète jamais. Ce n'est pas un film. C'est le Juste suprême qui élève tout à lui en unité. A l'homme de faire le choix, d'avoir la liberté, oui, la joie de s'élever jusqu'à lui.



## Zygmunt Bauman et le paradoxe de l'amour

Si ouverts que nous soyons, des événements nous bousculent et ne tardent pas à changer notre regard sur la vie. Il semblait que nous étions ouverts, en réalité nous étions fermés et tout restait caché derrière des portes bien scellées. Être vraiment ouvert suppose une grande confiance, ainsi que le courage d'oser changer. Un enfant peut être très ouvert s'il se sent en confiance, s'il se sent soutenu – peut-être inconsciemment – par sa famille, ses parents, son environnement. Dans notre société ce sentiment a disparu la plupart du temps, remplacé par ce qu'on pourrait appeler une sensation d'incertitude, d'instabilité, d'insécurité.



Zygmunt Bauman, sociologue polonais, se considère comme «un interprète du monde par les textes et précise qu'une nouvelle de J. L. Borges est plus utile qu'un manuel de sociologie. Il a beaucoup réfléchi à l'homme moderne, aux problèmes psychologiques que pose la société décrite par Borges. Il parle d'une «société fluide», mouvante. Pour lui, nous souffrons du «syndrome du Titanic», car parfaitement conscients de tous les dangers

qui menacent notre civilisation. Nous y vivons «sans espoir», «sans secours», dans le sentiment de n'avoir pas les moyens de tenir le coup.

En outre, ayant tendance à ignorer tout ce qui nous menace, nous préférons nous divertir. Bauman envisage la naissance d'un homme nouveau sous l'aspect de l'*homo eligens*, l'homme qui a le choix et choisit, belle expression mais d'un poids inquiétant.

«L'amour est la force la plus grande, la plus puissante de tout l'univers. On l'identifie à Dieu. Dieu est amour, est-il dit dans la Bible [...] Il est superflu de dire que ce qu'on appelle amour dans la nature dialectique n'a absolument rien de commun avec ceci et ne peut même pas lui être comparé. L'amour dans cette nature est une propriété de notre potentiel naturel de bonté [...] Dans la nature l'amour en tant que propriété de la bonté a des limites, n'est pas inconditionnel, il exclut certains, donc il est égocentrique. Il est toujours accompagné d'ombre telles que la bêtise, l'intérêt personnel, l'indifférence, la haine.»

«Ce que l'enseignement universel appelle amour est la substance primordiale de la flamme divine, de l'âme du monde.»

(J. van Rijckenborgh, *Un Homme Nouveau Vient*, Ed. du Septénaire, 54116, Tantonville, France.)

**Le désir prend, l'amour donne.**

**Le désir ferme et détruit,**

**l'amour ouvre et guérit.**

Car cet «*homo eligens*» est poussé par le besoin obsédant de changement. Toujours incomplet, jamais accompli, il est sans cesse occuper à changer d'identité. Engagé dans de multiples réseaux sociaux, il remplace le besoin de croire ou d'appartenir à quelque chose par le besoin intempestif d'acheter que suscite la société de consommation. «J'achète donc je suis.» Il en résulte un individualisme exacerbé. Or quand le sens communautaire disparaît, le sol se dérobe sous les pieds de l'individu.

Zygmunt Bauman conclut qu'il existe un solide sentiment de sécurité uniquement dans les pays où les citoyens ont *confiance* dans l'Etat et le sentiment de faire partie d'une communauté. Mais de tels pays sont rares, les sociétés modernes n'arrivent pas à offrir la sécurité. A ce propos il écrit :

«Depuis le Siècle des Lumières, le bon sens de la vérité dit que l'émancipation de l'homme, la manifestation du vrai potentiel humain, exige que l'on rompe ses liens avec la communauté et se libère des conditionnements de sa naissance.»

En raison de la perte de confiance dans les grandes institutions comme l'Etat ou autre, (église, religion, politique – qui fait encore confiance aux politiciens?) ainsi que dans les

institutions moins importantes (club de sport, associations socio-culturelles) personne n'en retire plus un sentiment d'appartenance et de sécurité. D'où la difficulté d'être «ouvert» à la vie. Quand il n'y a plus de sûreté, il faut ériger de nouveaux murs.

#### LE TEMPS OÙ TOUT ÉTAIT ENCORE BIEN

Hier, la vie était faite de projets clairs : formation, travail, mariage, retraite, et l'on s'y donnait avec ardeur et vigueur afin de se perfectionner et construire son existence. Dans la société de consommation, nous nous contentons de solutions remplaçables, «jetables» à court terme. Contrairement à *Big Brother*, notre existence semble être faite d'une série sans fin de pseudo-expériences.

Pour Bauman, les plus grands employeurs seraient de nos jours les bureaux d'interim ; les relations amoureuses ne dureraient en moyenne qu'un an, deux tiers des mariages se termineraient par un divorce ; et les logements, voitures et autres choses en location domineraient notre économie.

Nous n'avons plus de lien avec un passé solide. Nous ne nous engageons pas et choisissons toujours le temporaire. Nous ne revenons pas sur nos choix mais en faisons

*Danse de Krishna avec les gopis, XVIIIème siècle, mousseline peinte à la gloire du mariage, cadeau de mariage à conserver. La chaîne des danseurs symbolise le mariage du ciel et de la terre.*

continuellement de nouveaux et poursuivons notre route en une sorte de renouvellement incessant, ce qui constitue le fondement même de toute société de consommation. Mais si personne ne veut se lier, personne ne construit, et l'on se retrouve sans cesse dans une fuite en avant. Quand le réseau des pistes à suivre devient plus important que les relations individuelles, il est de plus en plus difficile de trouver la paix. Or pour l'«ouverture», la paix et l'équilibre sont essentiels. «La nécessité d'un renouvellement incessant pour garder ouvertes toutes les options – ce qui fut un jour un privilège – se transforme en expériences épuisantes.»

«La plupart d'entre nous manquent de temps et de moyens pour être des individus.» *Blaise Pascal*

L'existence devient fugace parce que tout y est fugace, et l'ouverture qui apparaît est celle d'une enveloppe vide.

L'AMOUR, OUI, MAIS QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

Zigmunt Bauman pense que si l'être humain est libre il est aussi limité. La réalité n'est pas faite d'un seul morceau mais de toutes sortes de forces chaotiques déterminantes. C'est pourquoi il est important que chacun trouve aussitôt que possible un point d'appui stable et résistant,

un fondement intérieur reposant sur l'amour, uniquement fait d'amour. Ainsi pourrait-on réagir de manière créative à tous les changements sans tomber dans l'instabilité.

Nous aspirons à l'amour parce qu'il nous embellit intérieurement. Bauman se demande si ce qui nous embellit c'est l'amour, ou bien le courage de participer au *processus de l'amour*, car : «L'amour s'apparente à une transcendance.» Il affirme que c'est un autre mot pour parler d'impulsion créatrice avec tous les risques que cela comporte. «Comme dans chaque processus créatif, on ne sait jamais où il mène ni où il s'arrête.» Il rappelle que «peu de choses dans la vie nous rapprochent autant de la mort que l'amour.»

Au lieu d'aspirer aux formes les plus élevées de l'amour, nous nous abaissons à «faire l'amour» au cours de relations superficielles. Bauman pense qu'une grande partie du problème est d'ignorer la distinction entre amour et désir. Pour lui «le désir est vouloir consommer, absorber, assimiler, bref, anéantir : essentiellement une tendance à la destruction et finalement à l'autodestruction. Tandis que l'amour est l'aspiration à prendre soin, protéger et conserver l'objet de son amour.» Le désir prend, l'amour donne. Le désir ferme et détruit, l'amour ouvre et guérit.

«Nous nous tenons tous sur une couche de glace mince et friable et avons tous besoin de la main secourable d'un fidèle compagnon. Mais que la mort nous sépare est aussi une angoisse. On ne tient pas facilement sur la glace. Les engagements éternels limitent la souplesse que l'ave-

«Nous nous tenons tous sur une couche de glace mince et friable et avons tous besoin de la main secourable d'un fidèle compagnon. Mais que la mort nous sépare est aussi une angoisse. On ne tient pas facilement sur la glace. Les engagements éternels limitent la souplesse que l'avenir exige de nous. Pourtant sans un lien inconditionnel et le sacrifice de son intérêt personnel pour le bien de son partenaire, un véritable amour est inimaginable.»



ZIGMUNT BAUMAN

1925 naissance en Pologne.

1939 fuite avec sa famille en Russie.

1945 retour à Varsovie, études de sociologie.

1948 recherche scientifique à l'université de Varsovie

1968 émigration en Israël avec d'autres intellectuels juifs.

1972 établissement en Angleterre et professorat à l'université de Leeds.

1990 retraite, publication de nombreux ouvrages et conférences dans le monde entier.

nir exige de nous. Pourtant sans un lien inconditionnel et le sacrifice de son intérêt personnel pour le bien de son partenaire, un véritable amour est inimaginable. L'amour est la première victime de la société actuelle.»

Les citations de cet article sont extraites de «*L'Amour est la première victime*», interview de Zygmunt Bauman par Y. Zonderop, De Volkskrant, 29 octobre 2005.



## Solitude de l'âme et de la personnalité

Toutes les écritures saintes soulignent que se produit dans un lointain passé ce qu'on appelle la «chute». Après un long développement, une étincelle divine devint

une âme vivante qui, en coopération avec l'Esprit divin, apprit à agir dans le septième domaine cosmique de façon créatrice. Ce septième domaine est celui dont l'énergie vibratoire correspond à celle de l'homme actuel. Les six autres possèdent une énergie vibratoire de plus en plus élevée et sont les champs de développement des vagues de vies qui précèdent de loin la nôtre. Un jour, notre humanité dotée du nouveau vêtement de l'âme évoluera glorieusement dans ces domaines.

La légende rapporte que Narcisse est l'homme qui, apercevant son image divine originelle dans les eaux éternelles (les forces vitales cosmiques), s'abandonna à elles tout entier et s'y éleva. Selon une interprétation opposée, Narcisse vit dans l'eau sa forme corporelle magnifique. Mais, trop fortement liée à la matière, elle le détourna de l'Esprit, de sorte que sa forme lumineuse finit par se dissiper complètement et qu'aujourd'hui il éprouve l'isolement de son âme et la solitude de sa personnalité déchu.

A toutes les époques, sous chaque toit, on ressent cette solitude. Cela commence quand un bébé pleure et que la mère dit : «Laissons-le pleurer un petit moment, il se fatiguera et finira par s'endormir» ou bien : «Pleurer est bon pour le développement des poumons.» A ce moment-là le bébé se sent seul et abandonné. Pour une raison ou une autre il demande de l'attention mais ne l'obtient pas. Un enfant que sa mère porte tout contre elle, comme on le voit souvent, se sent probablement plus en sécurité. Dès l'âge le plus tendre l'enfant peut se sentir très seul, surtout quand il n'est pas compris. A l'adolescence, puis à l'âge adulte, l'être humain éprouve parfois la solitude. On peut d'ailleurs la sentir tout au long de sa vie ; il arrive alors qu'on aille s'asseoir devant la fenêtre dans l'attente d'une visite éventuelle...

Quand commence la solitude de l'âme et que signifie-t-elle ?

L'âme originelle connaît depuis des millénaires un grand abandon. La rupture de sa liaison avec l'Esprit lui a fait perdre son pouvoir créateur. L'être de lumière est devenu plus éthérique par manque de la juste nourriture. Et il est sorti du microcosme comme inanimé.

C'est une histoire tragique. Quelle en est la suite ? Une personnalité capable de prendre la



A gauche : *Configuration*, huile sur bois, 1953.

*Les Douze Disciples*, croix de granit, Moone, Comté de Kildare, Irlande.

place de l'homme de lumière originel vit alors le jour, personnalité qui, à un moment psychologique quelconque, a la capacité de ressentir la solitude de son âme, d'y réagir, et de se mettre ainsi à la recherche de la liaison avec l'Esprit, liaison perdue de temps immémorial.

Au cours de son évolution la personnalité ayant remplacé l'homme de lumière originel acquiert le pouvoir d'effectuer un travail important ; en vérité, l'amour divin ne cesse d'appeler son âme à retourner vers l'Esprit. Cependant, comme sa personnalité terrestre est continuellement tournée sur elle-même et que l'âme est rivée à la personnalité, il faut commencer par rompre cette orientation et ce lien. Après beaucoup d'épreuves et de souffrance, l'âme, dans sa détresse et sa solitude,

Une seule porte ouvre sur la voie menant à l'Ordre divin, une seule entrée donne accès aux Mystères christiques. Il n'y a qu'une possibilité de pénétrer le mystère de l'Apocalypse. Patmos est la clef de la vie nouvelle. Patmos est une île rocheuse, inhospitalière et maussade, qui servait dans l'antiquité comme lieu d'exil. C'est le symbole magnifique de l'état spirituel et matériel de l'élève prêt pour cette phase de développement. Patmos exprime le sentiment intense de désolation, de pétrification éprouvée dans le désert, sur le chemin de la vie véritable. Patmos traduit l'idée que l'élève est dans ce monde, mais plus de ce monde. Patmos représente les pouvoirs et les forces de l'ordre naturel terrestre qui s'opposent au pèlerin et tentent de le repousser, tandis que celui-ci veut servir le Royaume lointain en s'efforçant d'y vouer tous les pouvoirs de son âme. A Patmos, tous les pèlerins se retrouvent en raison de leur fidélité à «la Parole de Dieu et au témoignage de Jésus».

Il y a un moment dans la vie de chaque pèlerin où, devenant étranger à cette nature, celle-ci considère qu'il est son ennemi, donc un criminel, comme fut considéré Jésus le Seigneur. Il ne lui reste plus que Patmos où la nature matérielle, dure comme pierre, se révèle à lui. Dès lors, tel un raz de marée, la vie nouvelle l'emporte car il ne participe pas seulement à ce qui est dur comme pierre, mais également au royaume lointain. Et à l'instant son esprit s'épanouit comme une rose magnifique.

(D'après Jan van Rijckenborgh)

finir par appeler et cherche désespérément une issue, et c'est alors qu'elle peut s'ouvrir à la force de l'Esprit originel. Au lieu de désirer quelque bien terrestre, elle s'oriente sur les impulsions émanant d'un champ de vie tout autre. Comme elle désire intensément trouver l'Esprit, la Lumière originelle, elle s'engage dans un processus de purification qui va la mener à la guérison. A ce moment la personnalité se met à suivre l'âme sur le chemin de la libération. Une telle coopération lui fait obtenir la compréhension de cette nouvelle évolution, une voie sur laquelle un engagement décisif lui est demandé : ne rien vouloir pour elle-même, autrement dit, faire le sacrifice total d'elle-même.

La personnalité adopte donc un comportement absolument nouveau dès lors que l'âme se tourne vers l'Esprit. Les conséquences en sont remarquables : des forces de haut niveau venant de l'âme imprègnent le corps éthérique, la compréhension acquiert de plus en plus de clarté et, fondée sur l'âme, surgit une nouvelle conscience qui va déterminer la vie.

#### L'HOMME DE LUMIÈRE S'ÉVEILLE

Quand l'âme et l'esprit s'unissent, un être nouveau surgit : l'homme de lumière. Il était toujours là mais éteint. Et voilà qu'il s'enflamme, doté d'une conscience nouvelle dénommée conscience de l'âme-esprit, à laquelle l'homme ordinaire, le «vieil homme», participera encore pendant un certain temps. Il s'agit finalement de la conscience de l'homme nouveau, obtenue grâce au sacrifice de l'ancienne personnalité. Pour Hermès, comme pour Paul, c'est «le prix de la course», la liaison avec l'Esprit ! En l'homme nouveau, la nouvelle conscience demeurera toujours vivante.

#### LA LUMIÈRE SE RETIRE-TELLE ?

La solitude ressentie par la personnalité qui accomplit ce processus est d'un autre ordre. Chacun suit un chemin particulier car chacun est différent et l'on peut s'y sentir seul. Au début, le chercheur éprouve de la joie parce qu'il comprend enfin quel est le but de sa vie. Il se consacre entièrement à cette nouvelle aventure.



Les sept niveaux de terrasse à Machu Picchu, «la cité perdue des Incas», bâtie pour recevoir le plus possible de soleil, Pérou, vers 1440 ap. J.-C.

Cependant des événements se produisent bientôt dont il n'est pas en mesure de prévoir les suites ; dès lors il est possible qu'il se révolte, se prive donc lui-même des bénédictions de la lumière et replonge dans la solitude.

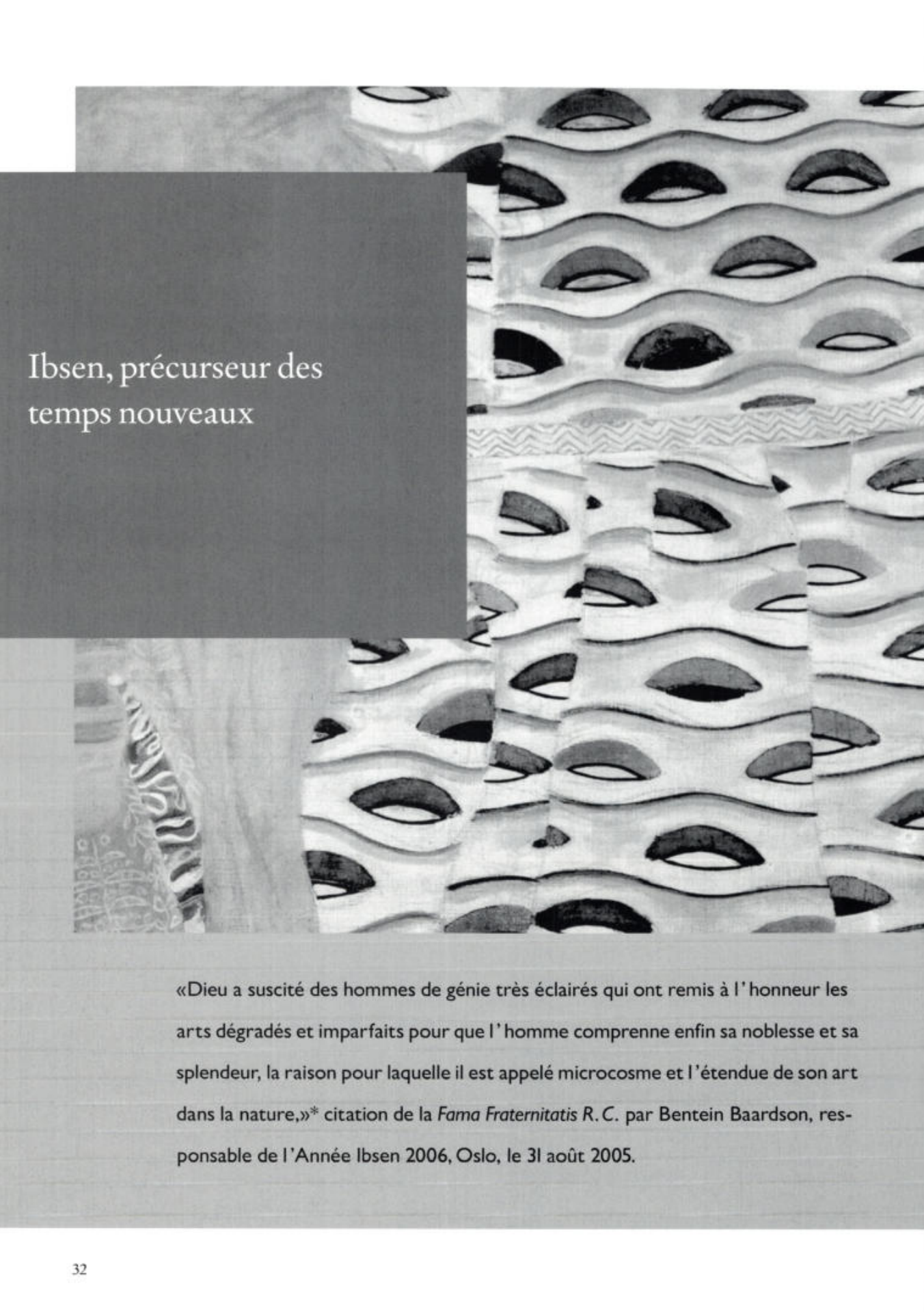
En chemin il est mis à l'épreuve : par exemple, il aura l'impression de n'avoir plus de goût pour rien et voudra se retrouver dans la lumière, la percevoir de nouveau intérieurement. Mais celle-ci paraît s'être retirée et dans ce cas il se sent seul, abandonné. Or il s'agit là d'un

test : suit-il ce chemin pour sa propre joie, pour s'élever personnellement, ou bien est-il prêt à tout donner pour libérer l'âme de sa prison terrestre ? S'il voit clair, il donnera la priorité à l'âme et restera fidèle au chemin choisi initialement.

Poursuivant sa route, un carrefour se présente où ne figure nulle direction, où rien ni personne ne peut l'aider. Il doit continuer seul, chose qu'il ressent comme un grand abandon. La tentation de Jésus dans le désert qui en est l'image se présente à l'élève sur le chemin. Mais il n'y rencontrera pas que la solitude, beaucoup de moments de joie et de solidarité l'y attendent. Evidemment, il y connaît des hauts et des bas, et le sentiment d'isolement est sans

doute nécessaire de temps en temps pour stimuler le désir de libération. C'est ce que symbolise Patmos, l'île de la solitude.

Quand Jean arrive à Patmos, ainsi que le rapporte le premier chapitre de l'Apocalypse, son pèlerinage touche à sa fin, alors se montre à lui l'homme de lumière originel, l'enfant de l'âme-esprit : après un temps interminable, l'homme nouveau retrouve la capacité de se manifester dans le microcosme rétabli.



## Ibsen, précurseur des temps nouveaux

«Dieu a suscité des hommes de génie très éclairés qui ont remis à l'honneur les arts dégradés et imparfaits pour que l'homme comprenne enfin sa noblesse et sa splendeur, la raison pour laquelle il est appelé microcosme et l'étendue de son art dans la nature,»\* citation de la *Fama Fraternitatis R.C.* par Bentein Baardson, responsable de l'Année Ibsen 2006, Oslo, le 31 août 2005.

Cent ans se sont écoulés depuis la mort de Henrik Ibsen et les autorités norvégiennes ont décidé que cette année serait celle de la célébration nationale et internationale de ce dramaturge de grand renom.

En beaucoup d'endroits de son œuvre, Ibsen aborde le sujet de la liberté humaine, mais son idéalisme embrasse un domaine bien plus vaste. Il nous montre comment parvenir à notre propre libération, et comment «nous secouer les uns les autres pour que cette vie finisse par nous livrer ses secrets», selon l'expression de James

Joyce. Chaque jour, on joue les pièces d'Ibsen quelque part dans l'un des cinq continents.

Plus que n'importe quel auteur il nous encourage à réfléchir sur nos valeurs, et droits fondamentaux. Et les conflits sociaux auxquels il nous confronte sont toujours actuels. Encore aujourd'hui, on ne donne pas certaines de ses pièces, et d'autres sont

censurées par les autorités parce qu'à leur avis elles seraient trop sujettes à controverse ou constitueraient une menace directe de l'ordre établi. Ainsi Joyce écrit-il : «Vous pouvez vous demander qui, dans les temps modernes, a eu plus d'influence sur le monde intellectuel qu'Henrik Ibsen.»

Ibsen écrivit son œuvre théâtrale dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, parallèlement au courant de la Théosophie. Les nouvelles possibilités spirituelles dont la Théosophie témoignait touchaient de leur rayonnement, aux États-Unis, en Europe et dans l'Inde, tous ceux qui avaient atteint un niveau leur permettant de répudier l'ancienne société égocentrique, et de suivre de propos délibéré le chemin libérateur de l'âme. L'accomplissement de son être véritable –

l'accès à la conscience claire de l'humanité divine – représentait alors la phase que chacun devait atteindre.

Ibsen décrit les dilemmes que suscitent le rejet d'une ancienne période et la formation d'une nouvelle. Point principal : commencer d'abord par ne plus satisfaire ses désirs égoïstes habituels et retrouver en soi l'homme «à l'image de Dieu», car telle est l'essence même de l'être intérieur, constitue la première phase de ce processus.

Le terrain d'action d'Ibsen est le théâtre.

De 1848 à 1899 il compose dix-neuf pièces importantes, atteint un très large public, fascine rapidement toute l'Europe à commencer par la Scandinavie. Il bouscule fortement les rapports sociaux figés de l'époque, et met en scène une nouvelle humanité, une puissante et véritable humanité se tenant bien au-dessus des lâches compromis

journaliers. Du même coup il critique radicalement le mensonge, la faiblesse et l'opportunisme corrompu de la société moderne. Avec lui il s'agit des libertés supérieures, les libertés intérieures qui sont du domaine de l'âme. Dans son temps, les structures sociales se maintenaient d'elles-mêmes bien plus qu'aujourd'hui. C'est pourquoi Ibsen fait tout passer au banc d'essai : le mariage, la famille, la religion, il n'exclue rien.

Dans *La Maison de Poupées* (1879) il met le doigt sur la plaie de son temps : la question de la femme. «La société moderne n'est pas humaine. C'est une société masculine. Les partisans de la liberté qui veulent améliorer la condition féminine s'informent d'abord de l'opinion publique, autrement dit, de l'opinion

**«Vous pouvez vous demander qui, dans les temps modernes, a eu plus d'influence sur le monde intellectuel qu'Henrik Ibsen.»**

*James Joyce*

des hommes d'accord avec le statu quo ; tout à fait comme si on demandait aux loups leur accord concernant de nouveaux règlements en vue de sauver les moutons.» Ibsen dénonce cette forme de lâcheté, de mensonge, il s'y oppose formellement.

«CE QUI IMPORTE, C'EST LA RÉVOLUTION DE L'ESPRIT HUMAIN».

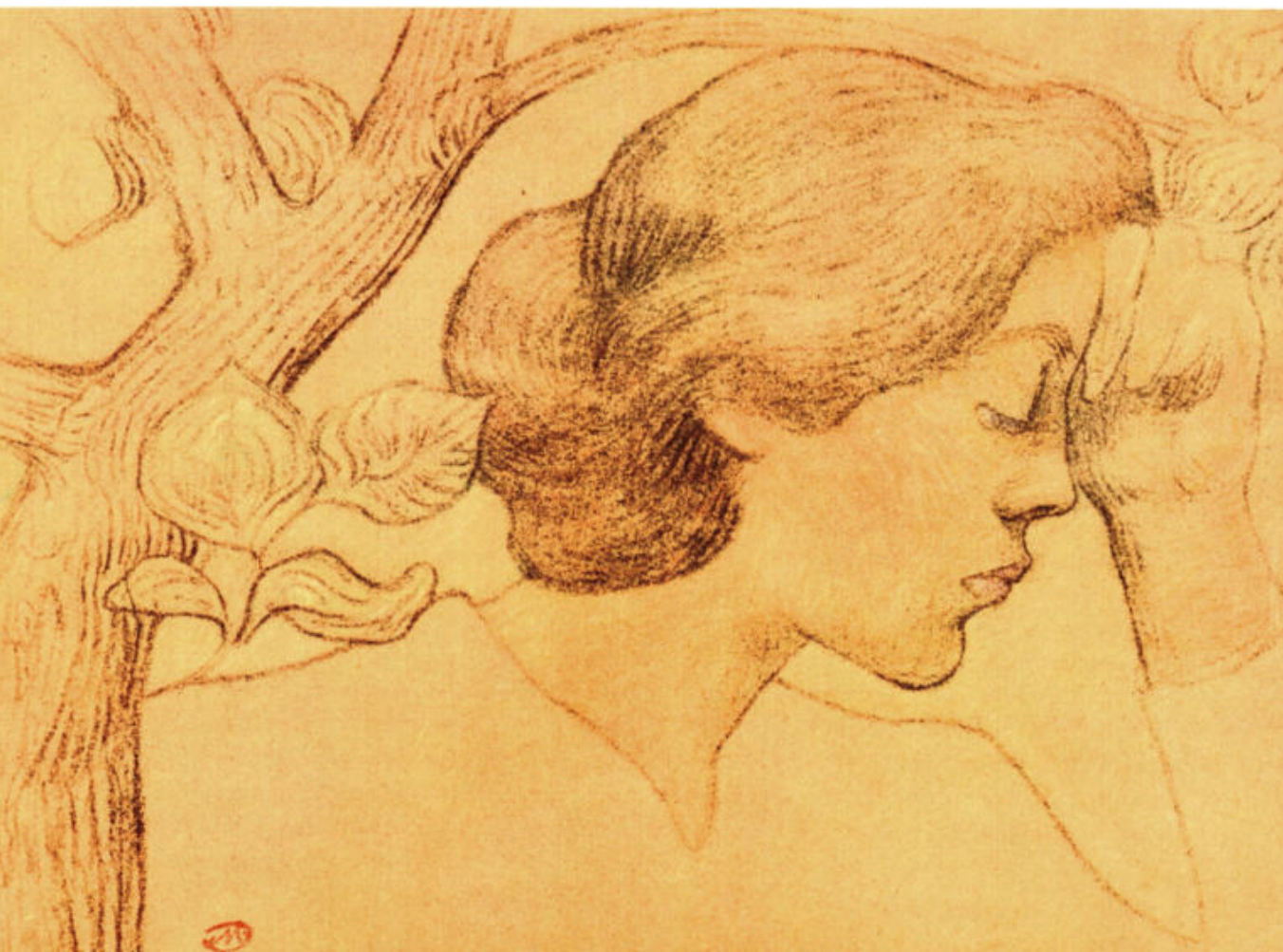
Pour lui la Révolution française n'est pas terminée, il en ressent encore les répercussions. Mais qu'est-ce que cela signifie au fond ? Voilà l'une des questions qu'il pose. Le jour de la défaite de la France par l'Allemagne, le 20 décembre 1870, il écrit au fameux critique George Brandes : «Les événements du monde me donnent beaucoup à penser. Le vieux royaume de France est vaincu. Les nouveaux Prussiens

eux aussi le seront, et nous allons atterrir d'un bond à l'aube d'une ère nouvelle. Jusqu'à maintenant nous vivions uniquement des miettes tombées de la table de la révolution du siècle précédent.»

Et il affirme, désenchanté : «Les hommes désirent des révolutions ne concernant que les réalités extérieures, des futilités ; ce qui importe ce sont les principes et les devoirs de la condition humaine, c'est la révolution de l'esprit humain.»

#### LES PILIERS DE LA SOCIÉTÉ

Scandales et corruptions sont quotidiens, ils empoisonnent tout. Les «piliers de la société» sont soumis aux tentations de la puissance et de l'argent, ils ne pensent que par rapport au statut social. Où sont les véritables soutiens de



la société ? Partout règne un climat de froideur et d'indifférence. Il faut arriver à comprendre que « l'esprit de vérité et l'esprit de liberté sont les véritables piliers de la société. » Et de combien de pièges l'être humain doit-il s'extirper ! Ibsen compare la société européenne à un navire en bon état apparent, voguant sur la mer mais dont les passagers, inconsciemment, sont pris d'angoisse. « Qu'est-ce qu'il se passe à bord ? Pourquoi ce vent de panique ? Du gaillard d'avant au gaillard d'arrière un bruit circule en secret : le bateau a embarqué un cadavre. »

Car dans cette société du dix-neuvième siècle, tout n'est que « faux-semblant d'odeur suspecte ». Tout réclame à grand cri la nécessité d'une purification, sur tous les plans et jusque dans la sphère spirituelle.

Quoi d'étonnant à cette affirmation du cri-



Au-dessus : Hendrik Ibsen, 1828-1906. A gauche : Tête de jeune femme vue de profil, Aristide Maillol, Paris, 1861-1944, pastel et fusain.

tique Alfred Kerr : « Le meilleur qu'a inspiré Ibsen en cette époque mensongère est une aspiration à la vérité dans le domaine artistique ; un élan vers le sérieux en cette époque d'une grande platitude dans les arts ; la volonté de bouger en un temps de stagnation ; et le courage de toucher la substance même de l'étoffe humaine, et de se demander d'où elle pourrait bien provenir ! »

#### LA MISSION D'IBSEN

Ibsen se sentait appelé, ce qui ne veut pas dire qu'il recevait des encouragements. A la fin de sa vie, il vivait dans des conditions très modestes et, en 1866, il fit la demande au roi de Suède et de Norvège d'un soutien financier : « Je ne cherche pas à me tirer d'affaire sans souci, mon travail est celui auquel Dieu m'a appelé : la mission de réveiller le peuple norvégien et de lui apprendre à penser grandement. »

Dans nombre de conversations et de missives il s'efforce sans répit de faire remarquer les grandes possibilités de l'être humain. Il affirme : « Je crois que nous ne pouvons rien faire d'autre ni de meilleur que de nous accomplir en esprit et en vérité. » Ce qui n'a rien à voir avec un quelconque accomplissement au niveau horizontal. Que cet effort nécessite de suivre des voies nouvelles, il l'exprime dans le poème *Pa vidderne* (Sur les hauts plateaux) en 1860. Cette histoire symbolique montre que l'homme plein d'aspiration doit s'écarter de tout ce qui est généralement admis malgré tous ses liens avec ses semblables. Cette incitation à la liberté n'atteint son but que si les obstacles intérieurs sont dépassés.

#### LA PÉRIODE CRÉATIVE, « BRAND »

Plus Ibsen observait la société clairement, plus il se trouvait impliqué dans le processus de la connaissance de soi. Sans hésitation, il se dédouble dans la pièce intitulée « Brand » et se regarde dans un miroir : « Brand, c'est moi dans

mes meilleurs moments.» Il y rend compte de son attitude de l'époque. En 1865, alors en Italie, il sent qu'il a trouvé «sous quelle forme nette et puissante» il va pouvoir s'exprimer. Le sujet de la pièce est parfaitement évident quoique la critique l'ait mal compris. Ibsen met en scène un pasteur protestant, Brand, incarnation de l'homme nouveau qui veut remplacer le misérable dieu de l'argent et des compromis et même le dieu des églises dont le principe est la délivrance de l'homme physique, par le grand Dieu éternel demeurant au plus profond de tout être humain. C'est le Dieu qui rayonne à travers l'univers l'énergie et la sagesse ; le Dieu à l'image duquel les hommes ont été engendrés à l'origine et qui ne se manifeste que dans ceux qui renoncent à tout égoïsme et bassesse ; le Dieu dont l'exigence est «tout ou rien».

Le divin ne s'épanouit qu'en l'homme qui

envers eux comme envers lui-même. Néanmoins, à la fin de la pièce, il comprend qu'il a encore tout mal compris : Dieu, bien qu'il exige d'être sans compromission, déborde de grâce ! En conséquence on ne doit pas parler du dieu d'une l'église particulière, ou de la parole à laquelle il faut croire pour être sauvé. C'est le travail intérieur personnel qui est déterminant. La loi qui dit que la nature terrestre ne peut revêtir la nature céleste reste toujours valable, donc l'homme ne peut atteindre le céleste qu'en se libérant du terrestre. Mais il doit avoir confiance : la «grâce» divine vient à son aide s'il s'efforce de suivre la voie du «tout ou rien» et si son ancien «moi» se soumet au devoir de devenir intérieurement «à l'image de Dieu». Dès lors, la force de la «grâce divine» s'acquitte du travail qu'il n'est pas en mesure de faire de ses propres forces.

**La recherche de la vérité de ce qui est divin dans l'homme et dans la création finit par nous conduire à l'amour de tous les êtres après nous avoir dotés d'une âme nouvelle.**

se donne sans restriction à cette énergie interne. Tant qu'il s'accroche encore, ne serait-ce que de façon minime, à ses chères habitudes, qu'il pense que son salut viendra de ses idéaux élevés ou de son statut social, la porte ne s'ouvrira pas. C'est tout ou rien. Une telle attitude déploie une dynamique incroyable, elle fait naître la tempête de l'esprit. Il faut dire que les limites du pasteur Brand, donc d'Ibsen, sont évidentes. Brand exige peut-être de lui le «tout ou rien» mais il l'exige aussi des autres. Or il l'exige à la façon du Dieu de l'Ancien Testament. Ce faisant, il accable tout le monde autour de lui ainsi que lui-même. Il vaudrait mieux qu'il travaille à frayer la voie de la compréhension et du nouveau comportement en lui-même et autrui. Il a échoué non seulement du fait de la faiblesse et de l'indifférence de ses semblables, mais aussi par sa dureté

PEER GYNT, LE FAUST SCANDINAVE

Peer Gynt, le Faust scandinave de la période romantique est un aventurier et un mythomane qui veut monter à l'assaut du monde. Ses pensées ne circulent qu'autour de son propre ego. On pourrait dire qu'il est l'homme qui réagit à l'appel de la réalisation du moi divin au niveau de son moi ordinaire, et cherche son salut dans ce monde. Il abandonne la femme qui l'aime. Il tente sa chance comme armateur, chercheur d'or, homme de science et philosophe. Il est célèbre, riche, hautement considéré. A Alexandrie on le couronne «roi de l'égoïsme». Il poursuit ses innombrables désirs mais il n'arrive pas à devenir pleinement adulte et il se cherche toujours lui-même. Arrivé à un grand âge, fatigué de la vie, il en fait le bilan sans pitié. Ibsen choisit là un magni-

fique symbole. Le vieux Peer Gynt est sur scène et pèle un oignon ; à chaque pelure passe un des personnages dont il a joué le rôle dans sa vie. Mais un oignon n'a pas de noyau, il n'en trouve donc pas, alors il déclare : «Une âme peut se retrouver indiciblement pauvre dans le brouillard du néant. Terre magnifique, ne sois pas irritée si j'ai foulé tes prairies en pure perte. Soleil splendide, j'ai gaspillé ta lumière radieuse dans une maison vide. Il n'y a personne. Le propriétaire, me dit-on, n'y est jamais venu.»

Ibsen met ici en scène un homme talentueux mais finalement raté car il a fait un inutile emploi de sa vitalité, il a gâché ses chances. Voilà une occasion extrêmement stimulante pour le spectateur de constater le néant auquel mène l'égoïsme et, à travers ce néant, d'entrevoir au moins la possibilité d'une vie sur un plan plus élevé. Il peut y apprendre aussi que la tentative de trouver l'accomplissement de sa vraie nature sur le plan terrestre ne mène qu'au néant. Le Soi divin ne grandit que dans la mesure où le moi terrestre diminue.

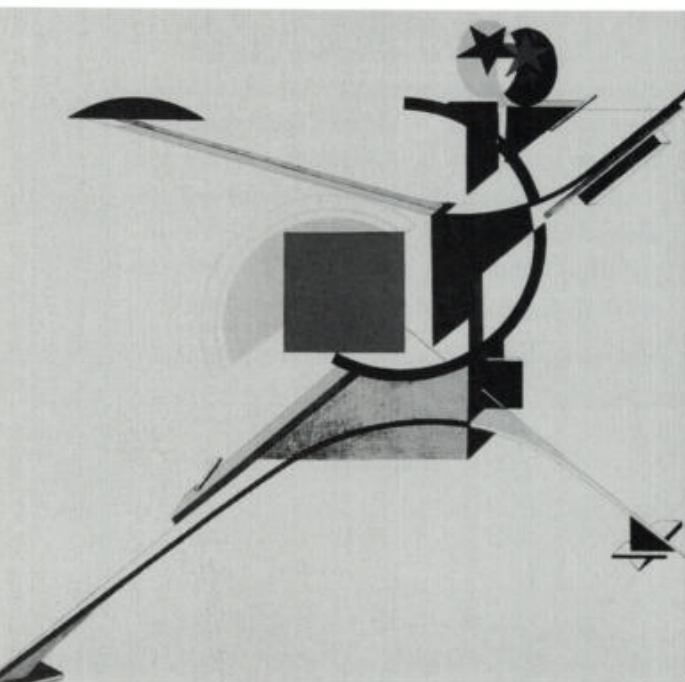
#### «QUAND NOUS NOUS RÉVEILLERONS D'ENTRE LES MORTS»

Cette dernière pièce (1899), Ibsen l'écrivit six ans avant sa mort. Il y est question d'un sculpteur qui a réussi et pourtant n'est pas heureux. Comme Ibsen lui-même, après de nombreuses années il est retourné en Norvège son pays natal. L'une de ses sculptures a pour nom : «Deuil d'une vie gâchée». Lors de son retour, son amour de jeunesse lui apparaît et lui tend le miroir de la vérité. Qu'y voit-il ? Il a détruit sa vie et celles d'autres personnes en les sacrifiant de force à ses ambitions débridées. Dans cette affaire, il a perdu son amour de jeune homme et maintenant toutes ses illusions.

Ibsen parle pour nous tous. L'égoïsme est difficile à reconnaître. Mais si «nous, les morts, nous réveillons intérieurement», nous verrons ce que nous avons négligé. Nous verrons que,

jusqu'à présent, nous ne vivions pas, nous étions morts et cette vision peut nous mener à une nouvelle vie. La voie de l'égoïsme conduit toujours à la froideur et à la solitude totale. La recherche de la vérité de ce qui est divin dans l'homme et dans la création finit par nous conduire à l'amour de tous les êtres après nous avoir dotés d'une âme nouvelle.

\* Citation de la «*Fama Fraternitatis A. D. 1614*» : *L'Appel de la Fraternité de la Rose Croix*, avec commentaires de Jan van Rijckenborgh, Rozekruis Pers, Haarlem, Pays-Bas.



## Savoir ou Sagesse véritable ?

Les concepts de «savoir» et de «sagesse» sont totalement différents. Il est important pour les chercheurs sur le chemin de la spiritualité de comprendre que la sagesse divine n'est en rien comparable aux connaissances que l'homme acquiert grâce à toutes sortes d'informations.

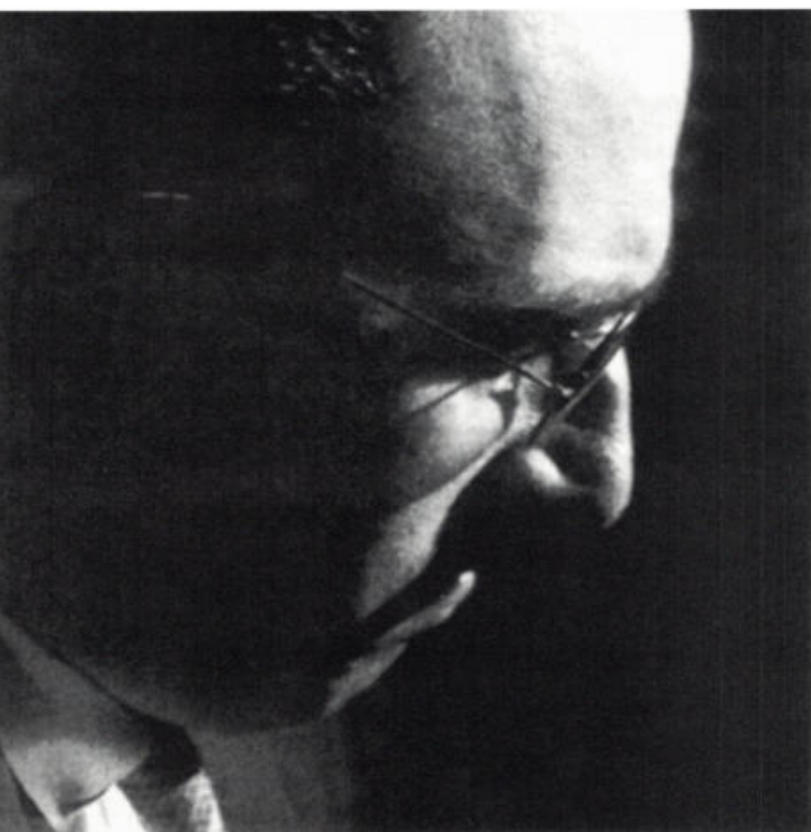
Le chercheur sérieux découvre en outre que la philosophie universelle, fait une grande différence entre «sagesse» et «intelligence». Ce n'est pas que la sagesse soit tout et l'intelligence rien, mais ce sont deux qualités, deux capacités dissemblables. Le Créateur nous a conféré l'intelligence et la sagesse.

Le Tout-Puissant relia l'homme originel à la Sagesse Suprême. L'être humain reçut le pouvoir mental afin de réagir à la Sagesse suprême. Grâce à son pouvoir mental il transforma la Sagesse suprême et la conserva une fois transformée. La mémoire jouait le rôle d'accumulateur où était entreposée la Sagesse suprême ainsi transformée. C'est là que se trouvait le foyer des fonctions sensorielles pures, à côté de la raison et de l'action. L'homme pouvait donc méditer la sagesse reçue et l'éprouvée par les sens pour ensuite prendre une décision et agir selon la raison. C'était là vivre de façon parfaitement respon-

sable, et dans ce contexte on peut dire : «Le premier homme était relié à Dieu par une obéissance délibérée», il marchait «à la main de Dieu», il réagissait spontanément et intelligemment à la Sagesse suprême qui est de Dieu. Ainsi était-il un «Dieu issu de Dieu, un Fils du Père, parfait comme son Père céleste est parfait.» Il n'y avait qu'une unique évolution, une seule manifestation, comparable à une nébuleuse qui finit par faire apparaître des constellations, comme les signes du zodiaque.

Au-dessus : *L'homme nouveau*, esquisse de El Lissitzky, Moscou, 1913. A droite : *L'arbre de Vie*, Gustav Klimt, tempera et crayon sur papier, Vienne, 1905-1909.





#### LA CAUSE DE BEAUCOUP DE SOUFFRANCES

Quand nous parlons de «bon sens», ce que nous devons comprendre est évident. Le Créateur dispensa la sagesse première et le bon sens. Nous en venons par-là à l'une des causes la plus profonde des souffrances humaines. Parce qu'il y a fort longtemps que l'homme a perdu tout bon sens, son mental est sérieusement malade et complètement désorganisé. Le sanctuaire de la tête est dénaturé et la pensée raisonnable de cette nature est devenue une affreuse caricature de la gloire passée. Ces faits, confirmés dans la pratique, ont créé une situation extrêmement confuse et inquiétante. Nous nous rendons compte de ce que l'apôtre Jacques voulait dire en posant la question : «Mais qui est sage et intelligent parmi nous ?» Personne n'est sage,

personne n'est intelligent, voilà la terrible conclusion. Dans le monde dialectique personne ne dispose d'un pouvoir mental en bon état. Il s'ensuit que personne n'est en liaison avec la Sagesse suprême et que la recommandation de «marcher avec le Seigneur» n'est qu'une affabulation douceuse sinon dangereuse. Sous ce rapport les paroles de Jésus sont très actuelles : «Personne n'est bon, pas même un !»

Afin d'approfondir le problème, disons qu'il y a différents types humains et, pour commencer, le type de l'homme cultivé qui, depuis longtemps, s'occupe de développer son mental. Or dans l'état de déchéance de la sagesse sur terre, le pouvoir mental dépend toujours des stimulations extérieu-

res. Comme l'influence du Logos ne se fait pas sentir, et que le pouvoir de ce qu'on appelle la *kundalini* manque, les normes, hypothèses et spéculations affectives, culturelles et religieuses, ont pris la place du savoir absolu. Ainsi l'intelligence est-elle contrainte et forcée d'aller et d'évoluer dans une certaine direction.

Le sang transmet ce fait de génération en génération. Les stimulations répétitives provenant de l'extérieur, ainsi que la poussée du sang correspondante ont façonné la nature même de l'intellect humain actuel, et la façonne sans discontinuer. L'intellect de l'enfant est totalement accordé à cette vie suivant un plan éducatif protégé par la loi. L'expérience montre que l'intellect des humains est déplorable, du moins est en train de le devenir. Ils traquent sans fin un bonheur qui s'enfuit toujours plus loin, et pendant ce temps ils portent un préjudice incalculable à eux-mêmes et à leurs enfants, préjudice se manifestant finalement jusque dans leur organisme.

En consultant la Bible, nous voyons que Satan – l'un des fils de Dieu (Job, 1-6)- est le diable du point de vue exotérique, et le dragon dans le sens péjoratif et infernal de ce terme. Mais selon la Cabbale, Samaël, Satan, est identique à Michaël vainqueur du dragon. Comment cela se fait-il ? [...] Ces deux vocables, dit-on, viennent des mots hébraïques *ruach* (esprit), *neshamah* (âme), et *nephesh* (vie). Dans *Le Livre Chaldéen des Nombres*, Samaël est la sagesse cachée (occulte) et Michaël la sagesse terrestre supérieure ; tous deux émanent de la même source, mais se séparent après leur naissance de l'âme du monde qui, sur terre est *mahat* (la compréhension intellectuelle) ou *manas* (le siège de l'intellect). Ils se séparent parce que l'un (Michaël) est sous l'influence de *neshamah*, tandis que l'autre (Samaël) n'est pas influençable.

L'Eglise dogmatique mutila cet enseignement parce qu'elle repoussait l'esprit d'indépendance de Samaël-Satan, pourtant le plus sage et le plus spirituel des esprits, qui ne se laisse pas influencé par les formes extérieures, donc par les dogmes, Celui-ci se fit immédiatement l'adversaire du dieu d'apparence humaine de l'Eglise, et aussi de l'homme de matière doté de pouvoir sensoriel, le diable ! Donc si l'Eglise maudit Satan, elle maudit le reflet cosmique de Dieu ; elle bannit Dieu qui se manifeste dans la matière en toute objectivité ; elle maudit Dieu, la sagesse qui dépasse tout entendement, qui se manifeste dans la nature en tant que lumière et ombre, bien et mal, la seule manière dont elle est saisissable par le médiocre intellect de l'homme.

Telle est la véritable interprétation philosophique et métaphysique de Samaël, ou Satan, dans la cabbale ; on découvre le même enseignement et le même esprit dans les interprétations allégoriques de toutes les antiques religions.

D'après Blavatsky, *La Doctrine Secrète*.

## L'être humain reçut le pouvoir mental afin de réagir à la Sagesse suprême.

### L'HOMME PHYSIQUE

Chaque organe du corps est jugé ou sanctifié en raison de sa fonction. L'intellectualité poussée à outrance interdit l'assimilation de la haute sagesse. Les organes du cerveau qui permettent cette assimilation fonctionnent alors dans un état inquiétant. Une formation intellectuelle de ce type ne peut se poursuivre que jusqu'à un certain point, au-delà il y a stagnation ou détérioration.

Un autre type humain est celui des personnes peu formées intellectuellement. Les capacités mentales, pour des raisons diverses, restent en dessous d'un certain niveau. En science ésotérique cet état est qualifié de «conscience céré-

brale lunaire». Les personnes de ce type sont sensibles aux contacts dans l'abstrait, mais ne peuvent ni comprendre ni assimiler ces impulsions de nature universelle. Elles sont fortement portées vers ce qui est mystérieux et caché, et se perdent facilement dans le mysticisme. Par ailleurs, elles sont souvent jalouses des tempéraments intellectuels qui – grâce à leur culture – s'imposent dans la société. Cette jalousie s'exprime souvent sous forme d'un désir de succès rapides, ou bien d'un certain amour du gain, pour elles-mêmes ou leur progéniture ; la lutte des classes y est étroitement reliée. A côté de ces deux types humains, il existe encore de nombreuses subdivisions qui, sans exception, manquent d'un certain bon sens. L'examen de ce problème montre à l'évidence qu'il y a dans l'être humain trois centres importants. Dans notre philosophie, nous les nommons : sanctuaire de la tête, sanctuaire du cœur, et sanctuaire du bassin. Dans l'homme ordinaire, ces trois foyers ne sont pas en harmonie. L'intellect

et le sentiment peuvent s'entendre tandis que les actes concordants font défauts. Ou bien le cerveau se tourne vers l'action sans s'occuper des sentiments. Ou bien encore l'action et les sentiments sont d'accord et l'intellect ne joue aucun rôle. En psychologie on rencontre nombre d'exemples de cet antique enseignement.

#### LA THÉOPHANIE : VOIR DIEU EN PLEINE LUMIÈRE

Quiconque, se voyant sur une pente glissante, pense qu'il faut changer la direction de sa vie de toute urgence et se demande comment faire. C'est possible en opérant une volte-face complète et en s'engageant dans le processus de la transfiguration. Il ne s'agit pas d'une culture de la personnalité mais d'une re-création du microcosme. Pour éviter toute mauvaise compréhension, nous ne parlons pas ici de «renaissance», ce concept peut susciter méprises, extases mystiques, confusion ou morosité ; et pour beaucoup cela revient à une conversion de forme religieuse naturelle suivie d'une sorte d'obombrement par des forces incontrôlables. Les anciens désignaient par «théophanie» la science de la transfiguration, une nouvelle mani-

festation de l'homme divin. Les plus anciennes traditions disent qu'à ce moment Jésus apparaît visiblement au monde ; par la suite on dit que le Saint-Esprit se montra à Jésus. Littéralement, «théophanie» signifie la manifestation perceptible de ce qui est divin.

Cette science est si vaste, si grandiose et en même temps si complexe qu'il est impossible de l'envisager dans sa totalité. En fait, le processus de transfiguration commence par attaquer fondamentalement l'arrogance de l'intellect humain, car le mental actuel est le principal facteur interdisant la manifestation de l'homme divin. L'enseignement universel indique clairement à chacun que c'est son cerveau, l'organe de sa nature sensorielle, qui est le grand ennemi de la Sagesse universelle. Peu importe si on a de l'entraînement intellectuel ou non ; sur le plan de la nature, toute méthode de culture du pouvoir mental est dangereuse sans exception, et son résultat négatif. Une saine compréhension, ce à quoi vise la transfiguration, est une impossibilité dans le contexte de la dualité, d'où la question embarrassante : comment échapper aux conséquences de cette situation ? La réponse est une fois de plus : *le secours vient en même temps que réapparaît l'homme divin.*

#### KUNDALINI

Littéralement ce terme sanscrit signifie «enroulé» ou «lové comme un serpent». Beaucoup d'autres traductions soulignent cette ressemblance avec le serpent, de là le mot feu ou force du serpent. La représentation de deux serpents enlacés, le caducée, symbolise cette force de la kundalini : le pouvoir de la force qui suit une ligne tortueuse. C'est le principe universel de vie qui se manifeste en tout et partout dans la nature sous forme de deux grandes forces, l'une attirante, l'autre repoussante, une adaptation incessante des relations externes et internes.

Il s'ensuit que si le désir modifie l'état intérieur, une puissante énergie se libère dans le cœur, le centre spirituel, énergie que notre philosophie qualifie de kundalini du cœur.

La force de la kundalini constitue le fondement de la transfiguration. Au commencement de l'édification de l'âme, cette énergie imprègne successivement tous les organes et fluides jusqu'au moment où elle finit par atteindre le sanctuaire de la tête, où apparaît alors un foyer spirituel nouvellement orienté : le temple de la sagesse dans l'être humain, le temple de la rose d'or. Seul un effort purement désintéressé en vue de la vie nouvelle peut activer l'énergie de la kundalini du cœur. Toute autre forme de travail avec la kundalini risque d'être dangereuse.

Comme les dispositions biologiques, morales et spirituelles de l'homme interdisent cette nouvelle manifestation, rendent impossible une nouvelle naissance et que l'être de cette nature manque de tout ce qui est nécessaire pour réaliser quelque chose de juste, il lui faut donc forger un nouveau marteau, un nouveau langage, devenir un vrai franc maçon. Pour ce faire, chacun de nous a besoin d'aide, d'un intercesseur, de la main tendue de Dieu, sans quoi il ne peut rien. Or l'homme perdu reçoit cette aide de la force nommée «Christ». Il ne s'agit pas ici du Christ historique, théologique, mais de la force, qui, dans un incommensurable amour, descend dans le monde pour sauver les humains.

#### UN NOUVEAU MARTEAU ET UN NOUVEAU LANGAGE

Si le constructeur veut faire son œuvre et ne pas voir échouer ses efforts, il doit acquérir un nouveau marteau et un nouveau langage, autrement dit, la force que lui confère le Logos. Quand, après 120 ans, on découvrit Christian Rose-Croix en parfait état dans son tombeau, sur la plaque de bronze qui le fermait était gravé de façon indélébile : «Jésus est tout pour moi.» Insistons encore une fois : cela n'a rien à voir avec un certain Jésus qui naquit il y a deux mille ans. Il s'agit là de la main tendue de Dieu, qui incite et conduit à la transfiguration.

Si nous voulons appréhender quelque peu ce processus de salut avec notre mental, la science de la libération vient à notre aide. Il y a dans le cerveau sept cavités ou ventricules. Quand un candidat sérieux commence le chemin libérateur dans la force du Christ, cette force divine médiatrice entre en contact avec les sept cavités cérébrales

Il s'agit de l'effusion de l'Esprit Saint Septuple, ou du «son des sept Harmonies divines». Dès que les sept cavités cérébrales sont ainsi stimulées et que la force du sang entreprend le processus de la transfiguration, ces cavités s'emplissent

d'énergie libératrice. En même temps le cervelet et le merveilleux bulbe rachidien acquièrent un nouveau pouvoir permettant un échange mental spirituel entre l'homme et Dieu. L'antique *Livre Chaldéens des Nombres* parle à ce propos de la liaison de Samaël, le hiérophante du mystère caché, et de Michaël, la sagesse terrestre supérieure. Ce n'est qu'après cette effusion septuple de l'Esprit Saint qu'on peut qualifier le candidat de «penseur», de «manas», de «mahatma». Dès lors commence le processus de la transfiguration.

Sans l'intelligence qui connaît la sagesse, personne ne peut faire ne serait-ce qu'un centimètre sur la voie de l'illumination.

D'après J. van Rijckenborgh



Le Penseur, Auguste Rodin, Paris, 1880.

à  
ROZEKRUIS  
PERS



Antonin Gadal

Le Triomphe  
de la Gnose  
universelle

# LE TRIOMPHE DE LA GNOSE UNIVERSELLE

LE TRIOMPHE DE LA GNOSE UNIVERSELLE éclaire un moment crucial de l'histoire de la spiritualité moderne.

La première partie décrit la rencontre d'Antonin Gadal, Patriarche de la Fraternité des Cathares, avec Jan van Rijckenborgh et Catharose de Petri, dirigeants spirituels du Lectorium Rosicrucianum, ainsi que ses suites. Ce contact entre deux courants spirituels, Cathare et Rose-Croix, eut lieu au temps où la Gnose, la connaissance de Dieu que les Cathares gardaient et propageaient, se trouvait de nouveau transmise et manifestée, faisant ainsi référence à une prophétie émise au moment même où la Fraternité Cathare du Moyen Age fut anéantie au Château de Mont-Ségur, en Occitanie, le 16 mars 1244 :

*Mais après sept cents ans le laurier refleurira.*

La seconde partie comporte un florilège de textes inédits d'Antonin Gadal relatifs à ses recherches personnelles, de longues années durant, sur les sources de la Gnose et ses rejaillissements. Il y détermine sa profonde perception intérieure de la voie menant à la Perfection par l'expression symbolique : LE CHEMIN DU SAINT GRAAL.

**Edition** : IN DE PELIKAAN, Amsterdam

**Distribution** : ROZEKRUIS PERS, Haarlem

relié, 232p., avec illustrations colorées

ISBN 90 71608 18 2

€ 26.50

ROZEKRUIS PERS



## Qu'est-ce que la Sagesse?

L'homme possède la sagesse et l'intelligence, mais l'homme originel était relié intérieurement à la Sagesse universelle. Le pouvoir mental de l'homme-esprit primordial avait le pouvoir de répondre à la Sagesse universelle, chose de nouveau possible grâce à la transfiguration. Voilà ce qui explique que J. van Rijkenborgh parle de savoir et de sagesse véritable. Entre les concepts de savoir et de sagesse il y a une différence irréductible. Les chercheurs sur le chemin doivent comprendre que la sagesse divine n'est pas semblable au savoir obtenu en rassemblant toutes sortes d'informations. Les cinq philosophes que nous abordons dans cette revue : Krishnamurti, Zygmunt Bauman, Wittgenstein, Spinoza et Deleuze, ont fini par conclure que le savoir ne mène pas à la sagesse, qu'il ne parvient pas à nous faire comprendre ce qu'est la vie ; que la sagesse arrive tout au plus par l'expérience ; et que ce dont l'homme manque le plus est l'amour, l'amour capable de le ramener là d'où il est parti.

